

QU'EST-CE QUE

VOTRE VIE ?



Pour les jeunes Croyants

QU'EST-CE
QUE VOTRE VIE ?

Jacques 4:14



Dépôt de livres et traités chrétiens
12, Rue du Léman, VEVEY

On trouvera dans la même série « Pour les jeunes Croyants » :

AVANÇONS (Hébr. 6 : 1)

Suisse : Fr. 1,30 ; France : Fr. fr. 7,— ; Belgique : fr. b. 6,75.

JUSQU'A LUI (Eph. 4 : 15)

Suisse : Fr. 1,— ; France : Fr. fr. 6,50 ; Belgique : Fr. b. 6,—.

COMMENT LIS-TU? (Luc 10 : 26)

(Notes sur Genèse 1-25 ; Habakuk ; Hébreux.)

Suisse : Fr. 1,50 ; France : Fr. fr. 8,— ; Belgique : Fr. b. 8,—.

S'adresser à :

Pour la France :

J. Baux, 9, Rue du Faubourg d'Arras, Béthune (Pas-de-Calais).

Pour la Belgique :

*Librairie chrétienne G. Hengeveld, 86, Chaussée de Bruxelles
Ledeberg-Gand.*

Qu'est-ce que votre vie ?

Jacq. 4 : 14.

« Vivre, c'est Christ. »

Philip. 1 : 21.

« Il en vaut bien la peine. »

Philip. 1 : 22.

« Il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui pour eux est mort et a été ressuscité. »

II Cor. 5 : 15.

« Vivre... pour la volonté de Dieu. »

I Pierre 4 : 2.

« Ayant, en sa propre génération, servi au conseil de Dieu. »

Act. 13 : 36.

« Quiconque voudra sauver sa vie la perdra ; et quiconque perdra sa vie pour l'amour de Moi, la trouvera. »

Mat. 16 : 25.

« Soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous vivions ensemble avec Lui. »

I Thes. 5 : 10.

AVANT - PROPOS

« Qu'est-ce que votre vie? » — « Une vapeur paraissant pour un peu de temps, et puis disparaissant », nous dit l'apôtre Jacques. Bien courte dans l'histoire du temps, bien peu de chose... et pourtant ayant des conséquences éternelles.

« Notre vie s'en va bientôt et nous nous envolons », dit Moïse dans le plus ancien des Psaumes (90). Mais il ajoute : « Rassasie-nous *au matin* de Ta bonté, et nous chanterons de joie, et nous nous réjouirons *tous nos jours* ». Pour l'homme du monde, la vie est foncièrement triste. Il y a des joies éphémères, sans doute, mais au fond de tout, un vide infini.

Pourtant il est une vie qui vaut d'être vécue. Elle commence à la Croix du Calvaire, là où, pécheurs repentants, nous avons reconnu notre perdition complète, mais aussi vu par la foi Celui qui est mort pour ôter nos péchés. Une œuvre parfaite, un amour sans limite, toujours le même, qui nous amène alors à vivre pour Lui cette vie nouvelle

qu'Il nous a donnée. Non pas dans l'idée d'acquiescer à son mérite ; le salut est uniquement l'œuvre du Seigneur pour nous ; mais pour Lui montrer notre reconnaissance.

Les pages qu'on va lire nous présentent entre autres la vie de divers jeunes gens. A laquelle la nôtre va-t-elle ressembler ? C'est au début du chemin qu'il importe de faire son choix. Ne laissons pas se perdre des années précieuses en les vivant pour nous-mêmes. Mais si déjà nous connaissons le Sauveur, ayons à cœur de Le suivre, rappelant que pour le croyant, jeune ou âgé, la seule heureuse réalité est, par la puissance du Saint-Esprit, « vivre Christ », en attendant de Le voir, quand, au commencement de la moisson prochaine, Il reviendra, avec chant de victoire, portant Ses gerbes.

G.

“ ? ”

Il était déjà lointain ce temps de la maison paternelle, où tant d'affection l'avait entouré, tant de soins, et plus encore, tant d'amour pour lui faire connaître la grâce du Dieu qui s'occupe du plus petit afin de le bénir et de l'amener à Lui par la foi en Son Fils mort sur la Croix pour nos péchés. Tout cela était le domaine d'un passé bien distant, et pourtant si proche encore dans ce soir de novembre où les souvenirs revenaient en foule, d'autant plus vifs peut-être, qu'il se trouvait en face d'une des plus grandes décisions de la vie : l'entrée d'un chemin où il ne s'appartiendrait plus à lui tout seul, mais dans lequel ils seraient deux désormais pour en déterminer l'issue.

Il se croyait heureux, et pourtant du fond de son cœur une tristesse, un vide indéfinissable montait, en pensant au passé qui allait finir. Il se voyait de nouveau tout petit, le soir, quand sa mère venait lui parler du Sauveur et lui enseignait à Le prier, avant de terminer la journée. Il se souvenait des lectures quotidiennes en famille, où penchés sur la Parole de Dieu, frères et sœur écoutaient leur père

qui cherchait à en mettre les récits à leur portée. Où étaient-ils maintenant tous ?

Trois s'en étaient allés pour ne plus revenir. Sa mère était partie la première, vide immense que rien ne comblait plus dans une famille ; encore aujourd'hui, son cœur le ressentait ; involontairement il se rappelait les nombreuses prières qu'elle avait fait monter vers le ciel pour le salut de son âme, sans pourtant en avoir vu l'exaucement. Puis la sœur était partie à son tour, rendant témoignage à l'amour du Sauveur qui l'avait rachetée pour le ciel. Seuls les trois frères étaient restés. Dimanche après dimanche, ils avaient continué à venir au lieu où les enfants de Dieu se rassemblent autour du Seigneur Jésus, pour L'adorer et annoncer Sa mort. Que de fois ils avaient entendu l'Évangile durant ces années-là ! Mais son cœur, à lui, était resté froid. Parfois, sans doute, il avait été travaillé dans son âme ; une certaine crainte l'avait saisi d'être laissé seul à la venue du Seigneur, alors que son père et son frère aîné seraient pris. Puis bien vite les préoccupations journalières avaient repris le dessus, rendant plus dur et plus indifférent ce cœur qui n'avait pas voulu entendre.

Mais Dieu le cherchait et devait lui parler bien plus sérieusement encore. Il s'en souvenait comme d'hier ! Son petit frère était tombé malade, et bientôt, il fut évident qu'à son tour il allait les quitter. Il ne connaissait pas encore le Sauveur pour lui-même, mais sur son lit de maladie, malgré son jeune âge, il se vit pécheur, il se vit perdu, et accepta le salut par le sang de Christ. Oh ! comme son

cœur en était rempli. Il voulut le faire savoir à tous. Ses amis, ses camarades d'école, tous ceux qu'il avait connus l'entendirent sur ce lit de mort les supplier de venir au Sauveur qui l'avait rendu si heureux. Plusieurs furent touchés et se souviennent de l'expérience d'alors comme de l'entrée dans la vie nouvelle que Jésus donne à tous ceux qui croient en Lui.

Oh ! comme dans ce soir d'automne il se rappelait les prières de son petit frère, son désir si intense de le voir donner son cœur à Jésus. Il lui avait promis qu'ils se reverraient au ciel ; il était décidé dans son cœur à accepter le Sauveur ; il était presque venu à Lui ; mais pourtant il devait bien s'avouer aujourd'hui que le pas décisif n'avait jamais été fait. Il y avait encore tellement de temps devant lui ; il avait encore tant de choses à voir et à entendre, de jouissances à éprouver.

C'est ainsi qu'il avait quitté la maison pour entrer en apprentissage. Là encore, Dieu lui avait parlé. Un de ses collègues était croyant. Comme il se rappelait leurs nombreuses conversations et le désir que ces entretiens avaient de nouveau éveillé en lui de venir enfin à Jésus ! Il avait continué à suivre les réunions des enfants de Dieu souvent avec plus d'intérêt qu'autrefois, soutenu et stimulé par son ami. Mais malgré tout, il savait qu'il n'était pas encore en règle avec Dieu.

C'est alors qu'il avait fait sa connaissance. Elle l'avait attiré, non par sa piété sans doute, puisqu'elle non plus ne connaissait pas le Sauveur, mais par tant de qualités

naturelles et de charmes que maintenant tout le reste avait passé à l'arrière-plan. Il avait bien tenté de lui parler de Jésus ; elle était venue une ou deux fois entendre l'Évangile, mais cela ne l'intéressait pas.

Et dans ce soir de novembre, à la veille des engagements définitifs, il sentait bien que cette voie l'éloignerait à tout jamais peut-être des choses qui avaient tenu une si grande place dans son enfance. N'étaient-elles pourtant pas la vérité ? Au fond de son cœur une voix pressante l'engageait à rompre, à se tourner enfin résolument vers Dieu, à accepter son « grand salut ». Il avait vu les bénédictions qui en résultent ; il se rappelait la joie immense de son petit frère à la pensée de s'en aller auprès de Jésus ; il voyait tous les jours la vie heureuse de l'ami fidèle, qui tant de fois l'avait engagé à boire à la seule Source du bonheur. La voix répétait, comme au temps du prophète : « C'est ici le chemin, marchez-y » (Esaïe 30 : 21) ; il le savait bien ; c'était dans ce chemin-là qu'« ils » avaient marché ; c'était là qu'« ils » avaient trouvé la paix et le salut éternel. Pourquoi ne pas y entrer à son tour ?

Mais il l'aimait. Que penserait-elle de lui, s'il la laissait maintenant ? Son cœur était engagé ; comment pouvait-il revenir en arrière ? Certainement elle avait une conduite irréprochable, et qui sait ? peut-être un jour ne viendraient-ils pas ensemble au Sauveur, qui, une fois de plus, l'appelait ce soir !

Les réflexions continuèrent longtemps dans la nuit ; un combat plus fort que jamais se livrait dans son cœur.

N'écouterait-il pas la voix du Seigneur, qui déjà tant de fois lui avait parlé? N'accepterait-il par la grâce? Il y allait pour lui de l'éternité. Mais que dirait-elle demain, quand il lui ferait part de sa décision? Ne l'accueillerait-elle pas avec un certain sourire de doute qu'il lui connaissait parfois, se demandant si vraiment, pour si peu, il voulait l'abandonner? — Non, c'était impossible; il ne le pouvait pas. D'ailleurs ce chemin s'était ouvert devant lui; il n'avait pas cherché à y entrer; pourquoi ne pas continuer à le suivre?

* * *

Il le suivit, en effet, étouffant la voix de la grâce, qui dans cette nuit de combat avait une fois de plus parlé intensément à son cœur. Pendant deux ou trois jours encore des pensées, des souvenirs le travaillèrent, puis le calme se fit, le calme d'une âme qui avait délibérément rejeté Christ pour marcher dans son propre chemin. Dans la vie à deux, tout fut vite oublié. Il délaissa complètement les réunions chrétiennes et même, petit à petit, eut en haine ces choses qu'il avait une fois appréciées.

Le calme ne devait pas durer. Entraîné au mal, puis ruiné par des amis trouvés dans le monde, il lui fallut réduire son train de vie, travailler dur, se priver, rester dans l'ombre, faisant l'amère expérience de la vanité des choses de la terre. Dieu, dans Sa grâce infinie, voulait lui parler encore. Une fois dans ces années difficiles, ils allèrent

tous deux entendre l'Évangile annoncé avec puissance par un prédicateur de passage, qui avait réuni une foule énorme dans l'une des principales salles de la ville. Comme ce message résonnait étrangement à son oreille ! C'était la même voix qu'autrefois, mais tellement atténuée et distante. Le cœur était endurci, et Satan eut tôt fait de « ravir la parole semée » (Marc 4 : 15).

Les difficultés continuèrent. Il eut la douleur de voir son père s'en aller rejoindre les disparus, dans le ciel ; et seul son frère faisait encore monter pour lui des prières devant le Trône de la grâce. Devraient-ils tous s'en aller, heureux en leur Sauveur, sans avoir eu la joie de le voir, lui aussi, venir à Christ ?

* * *

La vieillesse était là, pleine de vigueur et d'énergie encore, mais plus proche de la mort. La haine pour les choses de Dieu s'était changée en sarcasme. Il les avait méprisées, et maintenant elles l'irritaient.

Mais Dieu, le Dieu de toute grâce, voulait une fois de plus lui parler. Il tomba gravement malade, d'un mal infiniment douloureux, sans remède, mais à longue échéance. Les jours, les semaines, les mois passèrent, dans des souffrances intenses, avec le spectre de la mort se dressant toujours plus net devant ses yeux. Des prières constantes montaient vers Celui qui peut tout. Son frère vint le voir, espé-

rant parler à son âme. Il refusa de rien entendre et lui interdit même d'ouvrir la Parole de Dieu.

Le mal grandissait, mais l'esprit gardait sa lucidité, traversant des combats horribles et sans lumière, puisqu'il en refusait la seule Source. « Oh ! que c'est dur de mourir », répétait-il à ceux qui venaient le voir. Mais bientôt tout s'assombrit ; il restait prostré, insensible. Son frère vint encore, le suppliant de venir au Sauveur, lui rappelant les années d'autrefois, l'ami de sa jeunesse, maintenant auprès du Seigneur, qui l'avait si souvent exhorté ; il lui parla du lit de mort si différent du frère qui les avait devancés, tant d'années auparavant ; où était la promesse qu'il lui avait faite alors ? Ce « revoir » tant souhaité n'aurait-il donc jamais lieu ? L'éternité allait ouvrir ses portes ; serait-ce pour la gloire ou le malheur ? Le sang de Jésus pouvait purifier tous ses péchés ; à la dernière heure, il pouvait venir encore, accepter l'œuvre parfaite accomplie par le Sauveur qui l'avait appelé tant de fois. Il ne répondit rien ; pas un signe, pas un mouvement, pas un sourire ; les yeux fermés, les lèvres serrées. L'âme allait quitter l'enveloppe mortelle si terriblement ravagée par la maladie. Il était temps encore. Mais son cœur était-il trop endurci ? avait-il trop de fois refusé la grâce pour la recevoir à la dernière minute ? Qui pourra le dire ? Seul Celui qui juge « les secrets des cœurs », devant les yeux duquel toutes choses sont « nues et découvertes ». Il est le Dieu de toute grâce ; il appelle sans se lasser. Et pourtant ne vient-il pas parfois un jour où c'est « trop tard », même dans cette vie ?

Il vécut encore quelques jours, excessivement faible souffrant. Le travail divin s'est-il quand même accompli dans ce cœur une fois si près du salut? Nous ne savons. LUI le sait. Il n'y eut pas de témoignage, pas un indice que la paix avait rempli cette âme à la porte de l'éternité.

Il s'en est allé dans l'Au-delà, sauvé peut-être « comme un homme qui traverse le feu », ayant en tout cas perdu sa vie, perdu son témoignage, perdu toute occasion de porter du fruit pour le Seigneur. Et pourquoi? N'avait-il pas entendu l'Évangile? N'avait-il pas lu la Parole de Dieu? N'avait-il pas des parents croyants pour lui parler de ces choses? N'avait-il pas le Seigneur ne l'avait-il pas appelé à maintes reprises? Mais il n'avait pas voulu venir à Lui; il avait méprisé la benédiction. Et sa vie se ferme sur ce grand point d'interrogation, suprême pour tout homme dans ce monde: « passera-t-il l'éternité? »

« Comme ils ont choisi leurs propres chemins, et que leur âme a pris plaisir à leurs choses exécrables, moi aussi j'en choisirai leurs calamités, et je ferai venir sur eux ce qu'ils craignent, parce que j'ai crié et il n'y a eu personne qui répondit, j'ai parlé et ils n'ont pas écouté » (Esaïe 66 : 3)

« Aujourd'hui, si vous entendez Sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs » (Hébr. 4 : 7).

Avait-il bien choisi ?

TROIS ÉTAPES D'UNE VIE

Jacques F., jeune viveur et joyeux compagnon, passionné des courses de chevaux, avait assisté à une prédication de l'Évangile et entendu un appel puissant ; il ne parvenait pas à chasser de son esprit le fidèle message du serviteur de Dieu.

« Je ne puis plus continuer ainsi », murmurait-il un soir, en proie à un combat intérieur des plus aigus, « si ce prédicateur dit vrai, je suis tout à fait égaré. Mais comment changer de voie, voilà la question ? Vendre mes chevaux, donner congé à mes jockeys, perdre tous mes paris, en un mot disloquer complètement une vie jusqu'ici joyeuse et sans souci !... Allons donc ! cela ne se fait pas. » Ainsi raisonnait Jacques pendant les heures d'insomnie de cette nuit d'angoisse, agité par le plus violent conflit.

La victoire du « non » parut d'abord certaine ; « non », je ne le puis pas, c'est impossible.

Puis une autre scène passa devant ses yeux. Il se
devenu un vieillard et pensait avec mélancolie aux
désespérées tombées de la plume de certains auteurs.
paroles de Byron le hantaient surtout :

Pareils à la feuille jaunie
Finissent les jours de ma vie.
De l'amour, fleurs et fruits sont morts.
Restent le ver et la morsure,
Pour moi, la douleur seule est sûre...

Et il frissonna comme se présentaient à sa vision
bref chancelantes de certains vieillards impies qu'il
connus. S'il allait finir comme l'un d'eux ! Laisser
soi tous les plaisirs du péché, par incapacité de le
encore, quelle amertume ! Et enfin, pour lui, comme
ces vieillards, la mort, une mort sans Christ, un
nité sans Christ !... Non, mille fois non. Il se voyait
Caïn, fuyant, fuyant toujours, de défaite en défaite,
repoussé le sacrifice pour le péché qui eut été
vance.

L'image de la Croix vint ensuite occuper son esprit
pas seulement la Croix, mais surtout Celui qui y fut
Que n'en avait-il pas coûté à Christ pour délivrer
condamnation des pécheurs perdus ? Et, dans le silence
la nuit, le jeune homme semblait entendre Son cri
« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »
Ce cri de la victime expiatoire n'avait-il pas retenti

une seule fois, à l'heure sombre de Golgotha, afin qu'aucun des fils des hommes qui croient en Lui ne soit jamais livré à l'abandon divin et réduit à cette parole désolée !

La nuit passa. Mais pour Jacques la lutte était terminée avant l'aurore. Jésus-Christ eut la victoire. Le jeune homme se leva, ce matin-là, une nouvelle créature. Dorénavant pour lui une vie nouvelle devait aussi commencer. Par l'opération de cette grâce divine qui l'avait amené à recevoir le Sauveur par la foi, il pourrait dire comme l'apôtre Paul : « Pour moi vivre c'est Christ ».

* * *

Par un beau matin de mai, Jacques déjeunait seul dans l'agréable salle à manger de sa maison de campagne. Peu après la nuit mémorable de sa décision, il était revenu chez lui et avait rempli d'étonnement ses serviteurs et ses voisins par le changement survenu en lui.

« Le maître est totalement changé », déclara son vieux jardinier. « De ma vie et de mes jours je n'avais vu une telle transformation, mais il faut avouer que c'est mieux. »

Ce matin-là Jacques, ayant fini son déjeuner solitaire, sonna le domestique :

« Fais seller ma jument baie, je pars dans une demi-heure. »

Ensuite il se jeta sur son fauteuil d'où il pouvait admirer son beau jardin parfaitement entretenu ; mais son jardin

ne l'occupait pas en ce moment. La tête appuyée sur sa main, il pensait aux paroles de l'Évangile : « Mieux vaut entrer dans la vie estropié que d'avoir deux mains et d'aller là où le ver ne meurt point, où le feu ne s'éteint pas », et il ajoutait tout bas : « Oui, pour l'amour de toi, Seigneur, tout sacrifice est doux. »

« Monsieur, dit une voix, la jument est à la porte. »

Il se leva et partit. Tout en chevauchant le long des pittoresques chemins de la campagne du Surrey, la joie ne quittait pas son cœur ni son visage. De nombreux passages bibliques venaient faire chorus à ses oreilles et il comprenait d'autant plus la nécessité de faire le sacrifice du bras droit, du pied droit, de l'œil droit pour que lui, Jacques, puisse réaliser la vraie vie chrétienne. Car, pour tout dire, il avait décidé en se rendant au champ de courses, ce matin-là, de rompre pour toujours ses relations avec l'hippodrome et ses habitués.

Il me raconta plus tard en quels termes il se sépara de son dernier jockey. « Non, Tom, tu ne me reverras jamais ici », lui dit-il, « j'en ai fini avec mon ancienne vie ; j'ai pris du service avec un nouveau Maître, je me suis engagé sous les ordres d'un autre capitaine ; et de tout mon cœur, Tom, je te souhaite d'en faire autant. »

Voilà comment, tandis que le bruit des coureurs retentissait à ses oreilles et qu'il respirait encore la fraîche senteur de la terre battue par le sabot des chevaux de course, le jeune disciple enfourcha sa monture et tourna le dos à ces lieux séducteurs. Il s'en allait le cœur plein de joie à la

pensée que le dernier lien qui l'attachait au monde venait d'être brisé pour toujours.

* * *

Vingt-cinq ans ont passé. Pour Jacques aussi la vie s'est écoulée, tel un cours d'eau égal et joyeux, au service de son Maître bien-aimé. On n'aurait pu rencontrer un homme plus heureux. Cette joie qui caractérisait sa vie chrétienne était une attraction particulière pour les âmes qu'il désirait amener à son Maître. Il ne permettait jamais qu'on murmurât au sujet des choses désagréables de la vie, même quand tout allait de travers, et il disait souvent : « N'habitez plus sur la place des Murmures ; sortez-en et cherchez un logement dans la rue des Louanges ». Sa devise était : « En toutes choses rendez grâces ». Il devint un évangéliste infatigable, et se consacra pendant quelques années à un quartier populeux ; mais plus tard, obéissant à l'appel du Seigneur, il reprit sa vie itinérante et, par son ministère, beaucoup d'âmes furent amenées au Sauveur.

A la fin d'un long été de travail, quand vint septembre, notre ami sentit le besoin de quelques jours de détente. Son désir se portait vers les montagnes d'Ecosse, où, pensait-il, une randonnée à bicyclette, serait le meilleur moyen de récupérer des forces pour continuer sa tâche. D'accord avec sa femme, ils partirent un matin, tout joyeux, pour leur lointaine destination.

Un jour, au cours d'une excursion dans une contrée agreste et sauvage, ils poussaient leurs machines à une montée assez raide. « Arrêtons-nous ici, un moment », dirent-ils presque ensemble, comme ils arrivaient à un tournant de la route, où une fraîche cascade bondissait avec fracas. Ils s'assirent sur le parapet au bord du chemin et se penchèrent pour admirer l'eau écumante.

« Oh ! Jacques, regarde l'arc-en-ciel » dit sa femme en montrant le creux du rocher, où les rayons du soleil jouaient dans la poussière d'eau et produisaient un effet merveilleux. « Oui, dit son mari, c'est admirable », et en même temps il tirait de sa poche le Nouveau Testament qu'il portait toujours sur lui, et l'ouvrit au livre de l'Apocalypse ; il lut à haute voix le passage qui décrit l'arc-en-ciel autour du Trône. Ensuite, avec sa sérénité habituelle, il se mit à parler du ciel, et ajouta, tout en reprenant le guidon : « Que ce sera beau d'être là, et de contempler non seulement l'arc-en-ciel qui est autour du Trône, mais surtout Celui qui est assis sur ce trône, Christ, notre Sauveur ! »

Au retour, une heure plus tard, ils descendaient le même chemin à une vitesse considérable. Jacques avait pris de l'avance sur sa femme, si bien qu'elle le perdit de vue au tournant brusque de la cascade. Quand elle l'eut passé, aucune trace de son mari sur la route ! Elle vit une femme sortir d'une ferme voisine en faisant des signaux de détresse ; avec un déchirement affreux, elle comprit...; elle se pencha sur le parapet et découvrit le corps inanimé de Jacques étendu tout près de la cascade et de l'arc-en-ciel qu'il avait

tant admiré. Son heureux esprit était entré dans la présence de son Sauveur, dans cette gloire du ciel dont les beautés de la Création ne sont qu'une faible et imparfaite image. Désormais les joies éternelles qu'il avait si vivement anticipées quelques instants plus tôt, étaient son partage pour toujours.

* * *

Et maintenant, le récit qu'on vient de lire nous suggère une question : Lorsqu'en face de l'éternité pendant sa nuit de lutte, Jacques saisit Christ pour son Sauveur, avait-il fait le meilleur choix ? « Oui », répondons-nous sans hésiter. Mais ensuite, quand il renonça à son ancienne vie et choisit le service de Christ, s'était-il trompé ? « Non », sans doute, dirons-nous encore.

Avez-vous fait votre choix ? Avez-vous répondu à l'appel du Sauveur : « Agneau de Dieu, je viens », et obtenu par la foi le salut et le pardon ? Si oui, vous êtes en règle avec Dieu et prêt pour le retour de Son Fils.

Et pour nous déjà convertis depuis plus ou moins longtemps, avons-nous par grâce, choisi de servir Christ et estimons-nous une telle part « un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte » ?

Fidèle jusqu'à la mort.

Vers le milieu du siècle passé, le christianisme a fait de rapides progrès chez les indigènes de l'île de Madagascar. Il ne tarda pas cependant à être l'objet des assauts d'un ennemi, qui poussa la reine Ranavalona I^{re} à déclarer officiellement son opposition à l'Évangile. Tous les fonctionnaires employés au gouvernement furent relevés de leurs fonctions et bien que personne n'eût encore été persécuté, un assez grand nombre abjura et retourna à ses croyances précédentes.

Ramanabona, jeune homme de quinze ans, avait reçu l'Évangile dans son cœur, et ne pouvait se résigner à céder aux supplications de ses parents, qui auraient voulu le voir abandonner sa foi, en présence du danger imminent. « Je suis prêt à tout », avait-il répondu, « la mort ne m'empêcher de rester fidèle à Jésus mon Seigneur ».

Il devait être mis à l'épreuve le jour même. Tous les chrétiens avaient résolu de se rassembler en secret dans une clairière, au plus épais de la forêt, mais pendant

¹ † 1861.

chantaient des cantiques et lisaient la Parole, ils furent surpris inopinément par la garde de la reine. Arrêtés aussitôt et enchaînés les uns aux autres, ils furent traînés, sous un soleil brûlant, jusqu'à Tananarive, résidence de la souveraine. Harassés de fatigue, ils atteignirent la capitale longtemps après le coucher du soleil, et durent passer la nuit sur la place du marché, en dépit d'un froid intense.

De bonne heure, le lendemain, les prisonniers furent conduits devant leurs juges. La reine présidait en personne et, les uns après les autres, les captifs furent sommés par elle d'abjurer leur foi. Les souffrances endurées le long du trajet et la terreur de ce qui suivrait en avait affaibli un bon nombre et bien des cœurs avaient déjà cédé.

Vint le tour de Ramanabona, le plus jeune de tous ; la reine le regarda longtemps avec bienveillance. « Quitte ta religion », lui dit-elle enfin, « et conduis-toi comme un vrai Malgache. Ce Dieu que tu adores ne t'aidera pas au jour de la détresse, au contraire, il te rend lâche et faible. » Le beau jeune homme resta un moment immobile devant elle. Se rappelait-il que tout son désir avait été de voir une fois sa reine et d'entrer dans sa garde du corps ? Mais il savait maintenant, que Celui qui avait versé pour lui son sang, lui était plus cher que n'importe quel désir au monde. Aussi répondit-il : « J'aimerais t'obéir, ô reine, mais je ne le puis, car j'ai promis d'être fidèle à mon Seigneur et Maître ». Voyant qu'il restait inébranlable, en dépit de son insistance, elle le congédia, frémissante de colère, et Ramanabona retourna, la tête haute, auprès des autres prisonniers.

Il fut décidé que les chrétiens paieraient cher leur fidélité à leur Maître, et qu'une partie d'entre eux subirait le martyre dès le jour suivant. Par ordre spécial de la reine, Ramanabona devait assister à leur supplice, car, disait-elle : « Il verra toute la cruauté avec laquelle on traitera ces chiens de chrétiens — peut-être en sera-t-il ébranlé et pourrions-nous encore le sauver ».

Ce que vit le jeune homme le lendemain fut terrifiant. On avait dressé d'énormes bûchers, au sommet desquels on lia les quatre plus nobles d'entre les prisonniers. Une dernière fois, on les engagea à renoncer à leur foi, ce qu'ils refusèrent énergiquement. Ramanabona, qui était le plus près d'eux les vit lever les yeux vers le ciel et demander au Seigneur de les soutenir jusqu'au bout. Puis les bûchers furent allumés, dans le plus profond silence ; on entendit des cris déchirants durant quelques secondes, puis tout redevint silencieux. Les assistants étaient épouvantés.

Ramanabona luttait avec lui-même. Il venait de voir la mort dans toute son horreur. N'y avait-il donc plus moyen d'y échapper?... Après tout, il pourrait abjurer sa foi, et rester chrétien dans le secret de son cœur : qui sait, si le Seigneur ne le lui pardonnerait pas, pour finir ? Il songeait à son paisible village, à ses vieux parents qui déjà devaient le pleurer, et à la belle jeune fille qu'il aimait et pour la rançon de laquelle il travaillait depuis deux ans... Mais soudain une parole entendue lui revint à la mémoire : « Quiconque me reniera devant les hommes, moi aussi je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux ».

« Non, s'écria-t-il alors, je n'abjurerais pas, je veux Lui rester fidèle. »

A ce moment même, on vint le chercher pour le conduire encore auprès de la reine. Celle-ci le reçut dans la pièce la plus élégante de son palais et chercha par tous les moyens à lui faire abandonner sa décision. Elle lui fit les offres les plus séduisantes, lui promit un emploi à la cour, l'assurant qu'il serait comblé de richesses et d'honneurs. Ramanabona garda longtemps le silence, puis il répondit : « Le Roi des rois me défend de céder. Je lui ai juré fidélité, à Lui qui a donné sa vie pour moi, et Lui seul a le droit de disposer de la mienne ».

A ces mots, la colère de la souveraine ne connut plus de bornes et Ramanabona comprit que son sort était décidé.

On l'emmena, en effet, le lendemain, avec les vingt derniers qui avaient tenu ferme. Une fois qu'on les eut à nouveau enchaînés les uns aux autres, la petite troupe sortit de la ville. La route était brûlante, le soleil dardait des rayons de feu, les pieds étaient endoloris par la marche, les mains blessées par les fers — pas d'eau à boire, et si l'un ou l'autre succombait à la fatigue, on le ranimait à coups de fouet.

Où donc devait aboutir cette marche interminable ? Les malheureux ne l'apprirent que trop tôt, quand ils virent devant eux le village d'Amparima. Celui-ci était situé au-dessus d'un immense rocher du haut duquel le regard plongeait dans un abîme sans fond, d'où montait un vague murmure d'eau — mais où l'œil ne discernait qu'un amas de roches pointues. Oui, ils l'avaient soudain compris, ces

humbles disciples de Christ, on allait les précipiter dans ce gouffre béant...

Ce n'était que trop vrai ! Le chef les fit approcher un à un pour jeter un coup d'œil dans l'abîme, puis il leur offrit encore de se rétracter, leur assurant que la reine avait tout tenté pour les épargner et qu'eux seuls étaient responsables de leur mort. Là-dessus, deux des captifs retournèrent à leurs dieux.

On passa une corde autour du corps des dix-sept autres, puis le premier fut poussé dans le vide. Tandis que deux nègres de taille vigoureuse, retenaient la corde, on lui ordonna une dernière fois d'abjurer — un refus énergique fut la seule réponse, la corde fut tranchée d'un coup d'épée et la victime, poussant un cri perçant, fut précipitée dans le gouffre.

Tous les prisonniers tremblaient et le chef cria encore : « Qui se rétracte ? » Deux hommes s'avancèrent pour avoir la vie sauve.

Tandis que l'horrible spectacle se renouvelait, les malheureux se bouchaient les oreilles et fermaient les yeux. Mais rien ne pouvait les empêcher d'entendre, chaque fois qu'on coupait la corde... Pourtant, ils ne faiblirent pas, à l'exception de deux autres qui sentirent vaciller leur foi, lorsqu'ils se virent suspendus dans le vide.

Ramanabona passa le dernier. Le chef ne pouvait se résoudre à le livrer, si jeune encore, à son terrible sort. Mais, sollicité une fois de plus, il refusa de renier son Seigneur. « J'ai une requête à t'adresser, dit-il seulement, on me

condamne parce que je prie le vrai Dieu, qu'on m'accorde encore un instant pour prier. » On le laissa faire et le jeune homme s'agenouilla ; il bénit et loua Dieu d'abord, puis Le supplia et intercéda. Il pria pour la reine, pour ses bourreaux et s'écria enfin : « Seigneur, aie pitié ! » Puis se levant, dit simplement : « Je suis prêt ! »

Le chef le conduisit au bord du précipice, mais fut forcé de se détourner quand il le poussa dans le vide. Puis retentit l'ordre : « Abjure ! ». Une voix claire et ferme répondit : « Non ! »

Le bourreau avait coupé la corde, on avait entendu le corps rebondir au fond de l'abîme, mais cette fois-ci le chef lui-même s'était bouché les oreilles...

Bien qu'il eût assisté dans sa vie à des scènes atroces, il crut que ce spectacle poignant le rendrait fou. Rien, jusqu'à ce jour, ne l'avait touché comme de voir mourir ce jeune homme et jamais il ne put oublier cet affreux cauchemar. La mort de Ramanabona fut l'appel que lui adressa le Sauveur : il y répondit vingt ans après.

La fidélité de ce jeune témoin de Christ n'a pas été vaine : Dieu s'en est servi pour attirer une âme à Lui !

« Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie » (Apoc. 2 : 10).

“Une fois n’est pas coutume.”

Chacun connaît le proverbe ci-dessus. Ne ferait-on pas mieux de dire : « Une fois, c’est mille fois ».

Voyez plutôt. Un petit mensonge, dit en tremblant, peut être le début d’une vie de tromperie. Un enfant a volé un centime à sa mère, puis un sou, puis un franc et finalement il est devenu un voleur de profession. Un jeune garçon qui s’amusait à tourmenter ou à tuer des animaux dans son enfance, finit par devenir un meurtrier.

Un criminel, condamné à mort, venait d’être exécuté. Dans la cellule où il avait passé les derniers jours de sa vie, le malheureux avait laissé un témoignage poignant. A l’aide d’une craie, il avait dessiné à la paroi un gibet auquel conduisait une échelle à cinq échelons. Chacun portait une inscription.

Le premier : Désobéissance à père et mère.

Le deuxième : Paresse et oisiveté.

Le troisième : Boisson.

Le quatrième : Crime.

Le cinquième : Gibet !

« Une fois » n’est-ce pas, en réalité, « coutume »?... Ce criminel fut jadis un enfant simple et ingénu, qui ne supposait pas finir de la sorte !

Mais il est incontestable que celui qui pratique le péché est esclave du péché et doit nécessairement lui obéir. Le seul qui puisse arracher l’homme à l’esclavage du péché, c’est le Seigneur Jésus, qui est mort afin de détruire les œuvres du diable.

Petits péchés.

« Prenez-nous les renards, les petits renards
qui ravagent les vignes, car nos vignes sont en
fleurs. »

(Cant. 2 : 15.)

La lanterne n'avait qu'un très petit trou — mais le vent s'y engouffra... et l'éteignit.

Il peut découler de grands malheurs d'un seul point faible de notre caractère, que nous négligeons de surveiller.

Une seule étincelle mit le feu à la poudrière et toute la contrée avoisinante fut réduite en un monceau de ruines.

Une petite voie d'eau fit sombrer le navire et tous les passagers ont péri dans les flots.

Une seule blessure peut provoquer la mort d'un homme. Un seul péché non jugé peut conduire à la ruine d'une carrière chrétienne.

Il ne servit de rien que le reste de la lanterne fût en parfait état, puisqu'il s'y trouvait une seule petite fente par laquelle le vent pouvait pénétrer.

Lorsqu'on veut éprouver la résistance d'une chaîne, on ne se base pas sur l'anneau le plus fort, mais bien sur le

plus faible ; car à quoi pourraient-ils tous servir, si la partie la plus faible cédait ?

Satan est un observateur de premier ordre, et sait très bien profiter de nos points faibles. Nos sens, nos penchants, nos qualités même, sont des portes qu'il entr'ouvre facilement pour laisser les « petits renards » ravager nos cœurs.

La sensibilité musicale n'est-elle pas un moyen d'intrusion tentant pour lui ? Il nous pousse à la poursuite de l'art, un pas de trop, et la mondanité vient ruiner un témoignage, autrement soigneux de tout écart.

Et que dites-vous du penchant à la lecture ? Une seule page de description malsaine empoisonne l'imagination aux moments les plus sacrés, détourne l'esprit des choses de Dieu et inspire souvent des désirs coupables.

— Si la grâce n'était pas constamment en activité, si le Seigneur Jésus ne priait pas sans cesse pour nous « afin que notre foi ne défaille pas », nous aurions déjà été maintes fois entraînés au mal, aux chutes douloureuses qui déshonorent Son nom et flétrissent le témoignage.

Que celui qui croit être debout prenne garde qu'il ne tombe.

I Cor. 10 : 12.

Le Seigneur est puissant pour le tenir debout.

Rom. 14 : 4.

Endurcissement fatal.

Un hôpital militaire. J'y venais régulièrement pour m'occuper de la correspondance des malades incapables de le faire.

Je m'approchai, un matin, d'un soldat dévoré par la fièvre et lui demandai :

— Je crois n'avoir encore rien écrit pour vous ?

Le blessé était un homme de forte carrure, à l'œil étincelant et à la volonté de fer ; aimable et pourtant réservé, il avait respectueusement repoussé tous ceux qui avaient cherché à trouver le chemin de son cœur. Répétant mon offre, j'ajoutai :

— Ne voulez-vous pas que j'écrive à vos amis, puisque vous n'êtes pas assez bien pour le faire ?

— Je n'ai personne qui attende de mes nouvelles.

— Personne ? Pas même une mère ?

— Non, fut la réponse.

Et comme je me tenais un instant devant lui, sans mot dire, je vis une expression plus adoucie et plus profonde dans son regard ; une contraction du visage et des muscles du cou trahissait une émotion contenue. Parlerait-il ? Allait-il enfin s'ouvrir, se confier à quelqu'un ? J'attendis encore un moment et fis ensuite la question habituelle :

— Puis-je faire quelque chose pour vous ?

— *Pouvez-vous défaire ?*

Quelle parole ! On y sentait confession, angoisse, remords.

— Non, répondis-je, personne ne peut défaire, mais il

nous est laissé quelque chose à faire ; que voudriez-vous ?

— Défaire, répéta-t-il avec véhémence.

— Nous voudrions tous défaire quelque chose, si Dieu dans sa sagesse, ne l'avait défendu ; mais vous faites en ce moment quelque chose de bien, vous vous repentez.

— Quoi ! Et quel bien cela peut-il faire ?

— Cela peut conduire à la foi et au pardon.

— Je ne voudrais jamais me pardonner, même si j'en avais le pouvoir, je ne le mérite pas.

Je le considérai un moment en silence ; l'œil était clair, la lèvre ferme, les muscles détendus. Il ajouta :

— Je ne le veux pas ; après ce que j'ai fait, je ne le mérite pas.

Evidemment, aucun conseil humain, aucune parole de consolation ne parviendrait à toucher son cœur. Ayant commencé à vaincre sa réserve, il continua à me raconter son histoire, et entre autres confessions, il me fit la suivante :

— Je vais vous dire ce que j'ai fait. Un jeune garçon couchait dans la même tente que moi, le fils d'une bonne mère ; il avait l'habitude de prier. J'aimais beaucoup ce garçon et pourtant je me mis à jurer à ses oreilles jusqu'à ce qu'il cessât de prier et apprît à jurer... Lors d'une bataille, il fut frappé d'une balle et tomba mort à mes côtés, ayant aux lèvres un des jurons que je lui avais appris !

Presque impassible, le blessé continua l'affreux récit ; il avait renoncé à tout espoir de salut. Même le verset si clair : « Le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché », que je lui citai avec insistance, ne parvint pas à toucher son cœur, ni à vaincre son endurcissement.

Quelle leçon ! Quelle question ! Pouvez-vous défaire ?

“Vous servez le Seigneur Christ.”

Qui allons-nous servir? En écrivant ces lignes, je vois, par la pensée, une phalange de jeunes croyants et croyantes, plus ou moins affermis dans la connaissance des vérités divines entre les mains de qui tombera ce petit volume, et je voudrais leur demander: «Allez-vous embrasser les plaisirs de cette vie qui ne durent qu'un temps et ne peuvent vous conduire qu'aux déceptions amères? Qui allez-vous servir?» Ce monde est rempli de personnes de tout âge et de toute condition qui servent Satan, et d'autres qui «se servent» eux-mêmes par une vie foncièrement égoïste. Levons-nous en fixant les yeux sur Christ dans la gloire, nous qui sommes à Lui, et nous connaissons le bonheur de marcher avec Lui.

Car à toute âme qui aime le Seigneur il est accordé la faveur de Le servir. Mais entendons-nous bien, personne ne peut le faire selon Dieu avant de savoir que Lui-même nous a servis et nous a lavés de nos péchés dans son sang précieux. C'est quand nous savons, par une expérience personnelle, que Christ a *fini* l'œuvre de la rédemp-

tion sur la croix pour nous, que nous pouvons com
le servir, pas avant.

Mais encore, dans ce domaine, n'existe-il pas b
conceptions erronées? On s'imagine facilement qu
service il s'agit de faire des choses importantes et
quables. Même si c'est la part de certaines perso
s'agit d'abord pour tous de l'accomplissement du
quotidien. Il s'agit de la réalisation pratique d'
nouvelle : vivre Christ dans le chemin obscur du m
ment à soi-même. Quelqu'un demandait, un jou
prédicateur estimé s'il ne conseillerait pas aux jeun
tiens de faire quelque chose pour le Seigneur. « Non
dit-il, je leur conseillerais de faire tout pour le Sei

C'est ainsi que même un pauvre esclave, illumina
vision de Christ et faisant bien son travail, était
comme servant « le Seigneur Christ » (Col. 3 : 24)
qui est bien réconfortant. La fidélité au devoir q
est assigné, le service caché par lequel nous pouvon
au Seigneur un témoignage sans quoi aucun autre
valeur, est le privilège du plus jeune, du plus p
rachetés. On me parlait dernièrement d'une jeu
lière dont la maîtresse disait : « Elle est pour moi
table soutien dans la classe ». Qu'en est-il, à cet é
nombre d'élèves professant de connaître le pardon
péchés?

Un enfant avait ouvert son cœur au Seigneur Je
d'une réunion d'appel pour la jeunesse. Le le
matin, il s'était levé de très bonne heure pour cirer

liers de son papa. A l'exclamation de sa mère le trouvant debout, à une heure si matinale, il avait répondu : « Maman, maintenant que je suis converti, j'ai pensé que je devais vous aider le plus possible ».

Voilà donc comment il commençait. Par l'action du Saint-Esprit qui vient habiter dans le cœur du plus jeune croyant, il avait compris cette première leçon de la vie chrétienne « ...qu'ils apprennent premièrement à montrer leur piété envers leur propre maison, et à rendre à ceux dont ils descendent les soins qu'ils en ont reçus » (I Tim. 5 : 4).

DES « AIDES ».

Ceux qui ont commencé à servir le Seigneur dans leur propre foyer, trouveront ensuite, où qu'ils aillent, du travail sous Sa direction. « Le sage gagne les âmes. » Ils comprendront le doux privilège d'être associés, directement ou indirectement à cette grande œuvre.

Dans la liste des dons par lesquels le Seigneur édifie son Eglise (I Cor. 12), après la mention de ces dons extraordinaires rarement octroyés, vient celle « des aides ». Avec quel plaisir je la lis toujours à cet endroit, me disant que nous pouvons, tous et toutes, briguer la faveur d'avoir une petite place assignée par Lui comme aides ! Toute la série des services, connus et cachés, que l'œil du Seigneur voit et apprécie et qu'Il récompensera « en ce jour-là », est comprise dans ce petit mot : « aides » ! Le précieux service

de la prière, de l'hospitalité, toutes les œuvres d'amour qui ne peuvent s'énumérer, entre autres le travail des écoles du dimanche. Quelle sphère immense, accessible à ceux qui sentent l'importance de déposer, avec foi, la semence divine dans les jeunes âmes et veulent y sacrifier une partie de leur temps ! On demandait à un certain berger comment il faisait pour avoir un si beau troupeau de brebis ; il répondit dit : « Je prends grand soin des agneaux ».

Cela ne rappelle-t-il pas l'entretien de Christ avec son disciple Pierre, lors de sa restauration ? « M'aimes-tu ? » demande le Maître ? « Oui, Seigneur, répond le disciple. Alors lui dit-il, « Pais mes agneaux ».

Ainsi, l'humble moniteur ou monitrice d'école de dimanche a, par ce service, le privilège de Lui témoigner et de retourner un peu de cet amour qu'il a si abondamment pour nous.

Avez-vous remarqué comment Dieu employa une corbeille et une corde pour sauver un grand apôtre ?

Une corde a deux bouts, n'est-ce pas ? A l'un des bouts était suspendu l'apôtre Paul ; l'autre était tenu ferme par plusieurs paires de mains. A qui étaient ces mains fidèles ? Ces mains qui attachèrent la corde à la corbeille et aidèrent l'apôtre à s'y accroupir ? Leurs noms ne nous ont pas été transmis ; mais leur service, en sauvant la vie de l'apôtre bien qu'à peine mentionné, éclipsa pourtant tout ce qui s'est fait ce jour-là pour le Seigneur, à Damas et dans le monde entier.

« Toutes choses Le servent. » De grands résultats per-

vent tenir à de faibles causes. Quand le cordier tordait ses fils de chanvre pour façonner cette corde, il ne se doutait pas que la solidité de son travail devait avoir une telle importance. Si vous faites un travail manuel, faites-le bien, car vous ne savez pas tout ce qui peut en dépendre. « Quoi que vous fassiez, faites-le de cœur, comme pour le Seigneur », n'oubliant pas que « vous servez le Seigneur Christ ». Dieu donne à chacun sa tâche, quelque corde à faire ou à tenir.

L'ATTRACTION.

« Que dois-je faire, Seigneur ? » La question de Saul de Tarse après avoir vu cette lumière « plus éclatante que la splendeur du soleil » est toujours la meilleure pour celui qui n'est pas au clair sur le service qui l'attend. Avons-nous vu cette lumière là ? Ah ! si nous ne vivons qu'à la lumière du soleil qui éclaire notre terre, nous ne serons occupés que des choses de cette vie, de ses affaires, de ses entreprises, de ses relations sociales, de ses plaisirs peut-être. Mais si une sainte habitude nous fait contempler « la lumière plus éclatante que la splendeur du soleil », c'est-à-dire la gloire de Christ, nous connaissons la puissance d'attraction, la seule qui puisse nous garder de la distraction que nous offre de tous côtés ce monde trompeur.

Cette contemplation sera la source de notre vie et de notre service. Par elle, nous serons gardés de suivre le Seigneur à distance, de Le servir à distance (un grand

écueil) ; nous serons gardés de faire ce que *nous* croyons le mieux, plutôt que ce qu'*Il* désire. Il nous enseignera à faire comme Marie, assise à Ses pieds pour écouter Sa Parole. Mais si, à l'instar de beaucoup d'autres, nous commençons par le service, il est à craindre que nous ne soyons jamais assis à Ses pieds pour écouter ; tandis que, ceux qui commencent par là, ne manquent pas de trouver des occasions de Le servir sagement et efficacement.

Il est encourageant de voir comment le Seigneur prépara les deux plus grands apôtres pour Son œuvre. L'un, Paul, qui voulait effacer le nom de Christ de dessus la terre, l'autre, Pierre, qui le renia ouvertement, trois fois, après l'avoir connu et suivi, et avoir fait des miracles en Son Nom... Impossible pour eux de pouvoir parler d'autre chose que de la grâce ! Ensuite, ils eurent encore besoin de certaines disciplines.

— Nous bronchons faute de vigilance, mais, là encore, nous ne sommes pas laissés à nous-mêmes, et s'Il permet quelque expérience pénible pour nous délivrer d'une fausse confiance en la chair, Il veille à ce que notre foi ne défaille pas et prend grand soin de nous relever.

Fais-nous toujours goûter combien c'est douce chose
Pour tout enfant de Dieu qui sur Toi se repose,
De t'aimer et de te servir !

E. J.

Un peu de christianisme pratique.

« Je ne tournerais pas la main de la piété d'un homme qui ne traiterait pas mieux son chat et son chien après sa conversion qu'avant », déclarait souvent un évangéliste. Remarque aussi juste qu'inattendue !

Il estimait aussi qu'une maîtresse de maison intransigeante, serait rendue patiente et douce, par la grâce divine. Une servante pouvait avoir des tendances à la paresse, se lever tard, s'acquitter négligemment de sa tâche, et s'attarder à causer à la porte, mais une fois convertie, elle prendrait à cœur son travail. Un patron, s'il était un chrétien vivant, montrerait de la compréhension envers ses employés.

Comment croire à une religion qui ne se montre qu'au culte ou à la réunion de prières et pas à la maison ? Le vrai christianisme est celui qu'on voit actif dans l'accomplissement consciencieux des devoirs les plus prosaïques. Un enfant de Dieu se reconnaît dans la chambre de travail, à la cuisine, à la machine à écrire où il tape des lettres soignées, dans le commerce où il mesure des mètres d'étoffe, sans les diminuer de quelques centimètres, et ne vend pas 98 kilos de marchandises pour 100 !

Obéissance immédiate.

Je débouchai un jour dans une rue bordée de maisons locatives et vis un groupe de garçons qui gesticulaient pleins d'entrain ; le chef de la bande proposait justement un nouveau jeu et mettait tout son cœur à l'expliquer.

A ce moment, une fenêtre s'ouvrit à l'un des étages et une voix douce appela : « Charles, ton père te demande ».

« Il est si absorbé qu'il n'a pas entendu cet appel si faible » pensai-je. Mais la mère en savait plus long que moi sur l'obéissance de son enfant. Elle ferma la fenêtre et disparut sans s'assurer que Charles avait bien saisi son ordre.

A peine avais-je détourné les yeux de la maison, que Charles avait déjà tout abandonné. Ses camarades continuèrent à jouer, mais lui, qui entraînait les autres, était rentré chez lui, où je ne pouvais le suivre. « Brave garçon », me dis-je en moi-même, « il sera heureux, celui-là. »

Si l'on veut diriger les autres, il faut apprendre, avant tout, à se dominer soi-même en obéissant à ses parents, et à ses maîtres, sans attendre deux fois les mêmes ordres.

Forme ou parfum ?

L'auteur d'un article récent intitulé : « Le parfum des fleurs », constatait avec regret : « Nous ne savons plus aujourd'hui apprécier le parfum des fleurs comme le faisaient nos ancêtres. Par une culture spéciale, nous cherchons à produire des fleurs d'une beauté éclatante, mais inodores, et leur décernons des prix dans les expositions florales, alors qu'autrefois on les aurait considérées comme de belles femmes dépourvues de sens ».

Cette expérience ne se reproduit-elle pas dans d'autres domaines que l'horticulture ? Par une tendance naturelle, nous visons à l'effet, à la grandeur et négligeons le parfum. La beauté de la forme et de la couleur priment tout. Mais comme l'éclat d'une fleur ne remplace pas le parfum, de même l'étendue de nos services, la popularité des prédications, l'exercice de nos dons individuels, ne pourront jamais compenser l'absence de cette chose subtile, indéfinissable, exquise, qui s'exhale d'une âme pour laquelle Jésus est le centre de la vie et du service.

La préoccupation constante de l'apôtre Paul ne devrait-elle pas être la nôtre aussi ? Que « Dieu manifeste par nous

l'odeur de la connaissance de Christ en toi
nous nous appelons « chrétiens », ne sommes-
nous pas tous des porteurs de ce Nom qui est « comme un parfum » ?

Dieu avait aussi ce désir pour Son peuple
l'avoir ramené à Lui Il dit par la parole prophétique
serai pour Israël comme la rosée ; il fleurira
il poussera ses racines comme le Liban ; ... s
comme le Liban. Ils reviendront s'asseoir sur
(Osée 14).

Le Liban avec ses cèdres, ses plantes aromati-
sées, fleurissant en une riche floraison, ses vignes
devait embaumer l'air de délicieuses senteurs.

Et Celui qui promet à Israël d'être pour lui
rosée, n'est pas moins que cela pour Ses enfants
donné le Saint-Esprit, qui nous met en possession
plénitude divine. Lorsque, au commencement
nous recherchons la face de notre Sauveur
voix dans Sa Parole, nous sommes fortifiés
comme les fleurs sous l'influence de la rosée
du parfum dans notre vie, du fruit dans nos

Beaucoup de chrétiens d'une orthodoxie
d'une conduite irréprochable, sont pourtant
vers qui les âmes travaillées et les cœurs affaiblis
aller chercher la sympathie dont ils ont besoin
il est possible d'être rigide orthodoxe
au lieu d'attirer, d'avoir beaucoup de consolat
manquer de parfum.

Mais Dieu, qui est descendu autrefois ici-

sonne de Son Fils, afin d'accomplir pour nous l'œuvre de la Rédemption, est toujours à l'œuvre par Son Esprit pour réaliser en nous les fruits de cette Rédemption, pour vivifier et rafraîchir nos âmes, nous « renouveler de jour en jour ». Il embellit la vie des siens, la rend fructueuse, et produit la douceur du caractère, le parfum de Christ.

Chaque fleur, chaque brin d'herbe reçoit sa portion individuelle de rosée ; de même nous pouvons obtenir chacun notre portion céleste, recevoir de Sa plénitude et grâce sur grâce, par les secours de l'Esprit qui produira dans nos vies individuelles la forme autant que le parfum.

A qui donc irions-nous, source toujours nouvelle
De rafraîchissement pour nos cœurs altérés ?
Tes paroles, Seigneur, sont la vie éternelle...

Demeurez en moi.

Si tu aspirés à être ici-bas une aide, un en
une bénédiction pour autrui, il faut que le S
dans ton cœur. Si tu veux faire rayonner l'amo
ta famille, chez tes amis, auprès de tes conna
veux qu'il pénètre dans le wagon de chemin
passes quelques instants, dans la lettre que tu
conversation où tu es engagé, en un mot, si
quelque chose qui soit à la gloire de ton Seigne
Jésus remplisse tout ton cœur. C'est ainsi qu'à
exerceras une influence heureuse et bénie.

* * *

Le contact avec Jésus seul nous rend capa
briller Sa lumière, de manifester Son amour, o
efficacité ceux qu'Il place sur notre chemin. Ce
contact avec Christ, qui demeure en Lui, et
meure, répand autour de lui l'atmosphère de S
de Sa paix, de Son amour.

Nous sommes enrichis et fortifiés dans la
Jésus occupe, dans notre vie, la première plac
est intimement lié à son Sauveur et Seigneur e
tout temps.

Pas de temps.

Les premiers rayons du jour viennent de pénétrer dans la petite chambre, où Claire ouvre les yeux. Un instant de réflexion lui suffit ; elle saute de son lit et s'habille en hâte ; c'est vendredi, la femme de ménage est malade, et la besogne ne manque pas. Pourquoi le devoir lui pèse-t-il, aujourd'hui ? Pourquoi lui faut-il toute son énergie pour s'y mettre ? Hélas, Claire oublie de commencer par la chose importante, elle néglige de demander le secours et la bénédiction du Seigneur ! Elle ne tarde pas cependant à se rappeler qu'elle n'a pas lu sa portion journalière dans sa Bible, « mais il est trop tard pour y remédier », se dit-elle, « quand j'aurai fini la chambre, j'aurai tout le temps de lire et de prier en paix ». La chambre terminée, il s'agit de vite balayer le corridor et d'allumer le feu à la cuisine ; les cendres ne sont pas vidées et Claire court les porter dehors. Comme elle habite le rez-de-chaussée, elle n'a que quelques pas à faire et laisse la porte de l'appartement ouverte. Hélas, au moment où elle ouvre celle de la cour, un courant d'air se produit et — pan ! — la porte se ferme. Interdite, la ménagère trop zélée, sa caisse à cendres vide, à la main, reste un instant devant sa porte close ; que faire ? Elle fouille les poches de son tablier, avec un faible espoir d'y découvrir la clef — mais non, elle est bien restée suspendue

à l'intérieur. Il lui vient soudain à la mémoire que la boulangère d'en face a raconté un jour comment elle avait ouvert sa porte, à l'aide d'un crochet.

Claire se précipite chez la voisine, qui déclare qu'elle a prunté le crochet au premier étage, et assure que M^{me} E., d'une maison toute proche, en possède un autre semblable. Toujours courant, la jeune fille y arrive à temps. Elle sonne... Bon ! voici qu'elle n'est pas chez elle. Elle revient à la boulangère, qui se décide enfin à monter au premier étage et revient au bout de quelques minutes, avec l'instrument qu'elle désiré, qu'elle remet à Claire, trépidante d'impatience. Enfin, la voici dans son appartement, où elle se met à reprendre son travail interrompu, avec une énergie redoublée, quand soudain, une voix intérieure lui ordonne de s'arrêter. « Halte ! » dit-elle, « tu as perdu tant de temps devant cette porte fermée et tu n'as pas voulu en prendre garde ! » et prier — le Seigneur a quelque chose à te dire ! et repentante, Claire s'agenouille, confesse sa faute au Seigneur, et s'acquitte de ce qu'elle a négligé de faire au premier lieu. Puis elle reprend ses devoirs dans des circonstances bien différentes, faisant une chose après l'autre avec hâte et sans précipitation, et arrive à bout de travail en moins de temps qu'elle ne l'avait prévu.

Luther disait : « Lorsque je sens que le temps va me manquer, en présence d'une journée très longue, je prie deux fois plus longtemps qu'à l'ordinaire. Simplement parce qu'il me faut deux fois plus de temps pour me préparer à la prière. »

Dans notre vie, tout dépend de la bénédiction

Un jour à la fois.

Nous n'avons jamais, à la fois, plus d'un jour à vivre ; demain ne nous appartient pas. Dieu ne nous donne pas des années ou même des semaines. Il nous donne seulement un jour ; le présent seul est à nous ; si chaque journée est fidèlement remplie, notre vie, dans son ensemble, laissera derrière elle une trace lumineuse.

* * *

12 HEURES au jour

12 HEURES à la nuit

Soit 1440 minutes.

Combien en as-tu mis à part pour lire la Parole de Dieu et prier ?

PAS UNE
SEULE MINUTE

Et pourtant tu dis :

JE SUIS CHRÉTIEN !

Loisirs.

On reconnaît un chrétien, aimait à répéter un seigneur Dieu, à l'emploi qu'il fait de son « temps libre » ou « argent libre ». Pour la plupart d'entre nous les semaines, les mois sont remplis d'une activité pour nos études ou pour gagner le pain quotidien. Le plus clair de notre revenu est légitimement employé à pondre à nos besoins matériels. Mais chaque semaine reste quelques heures de liberté ; qu'en faisons-nous ?

Avons-nous réfléchi avec sérieux à cette question : « Pourquoi suis-je dans ce monde ? » — Quelle est la fin d'être de notre vie ? Qu'en restera-t-il lorsque les siècles de la terre auront passé ? — Dans les pages précédentes nous avons vu comment, jeunes croyants, nous pouvons nous occuper du « Seigneur Christ » dans tous les détails de notre vie journalière. En viendrions-nous alors à ne pas consacrer pour Lui les loisirs qu'Il nous accorde en dehors de notre activité quotidienne ?

Les uns gaspillent cette liberté et ces ressources temporelles, en les employant à des choses frivoles et

ils rêvent et oublient la valeur du temps qui passe. Ils n'ont pas compris que la vie est un don précieux de la part de Dieu, dont il faudra rendre compte. D'autres se sont mis tant d'obligations diverses à charge, que leur existence est une course effrénée, sans un instant de repos.

Ce n'est pas tant la somme de loisirs dont nous disposons qui importe, mais la manière dont ils sont utilisés. L'âme a besoin de nourriture, le corps de détente, ou suivant l'activité journalière, d'exercice. Tant d'âmes autour de nous ont soif, qu'il n'est pas difficile de trouver l'une ou l'autre vers qui Jésus nous conduira pour lui apporter ce qu'Il nous a donné pour nous-mêmes. L'essentiel est de régler son temps libre, d'en prévoir, avec le Seigneur, l'emploi judicieux. Ainsi nous sèmerons, et, au jour de la moisson prochaine, il y aura des épis pour Lui.

Mais aussi, il faut *savoir* s'arrêter. Quand le soleil brûle la route de ses rayons drus, quand, les souliers blancs de poussière, les yeux fatigués, la bouche desséchée, on traîne des pieds endoloris, quand les pensées n'ont plus la force de se suivre dans le cerveau accablé, il est bienfaisant de s'asseoir un instant à l'ombre d'un bouquet d'arbres. Le courage en est renouvelé, la vie rafraîchie. D'où provient la lassitude de plusieurs qui étaient partis d'un pas allègre sur l'étroit chemin ? Ils n'ont *pas pris le temps* de faire halte dans le désert ; peut-être ne se souviennent-ils même plus du lieu secret où ils avaient jadis trouvé le repos et une nourriture abondante.

Daniel marchait avec Dieu — mais, trois fois le jour, il se

retirait dans le silence de sa chambre haute. C'e
faisait sa halte. Etabli par Darius sur tout son
n'était-il pas l'un des hommes les plus occupés
époque ? Et nous ne trouverions pas le temps de
halte de quelques instants aux pieds du Seigneur

David disait : « Sois pour moi un rocher d'h
afin que j'y entre continuellement » (Ps. 71 : 3). P
en prière au milieu du jour (Act. 10). Ces homme
bien qu'après avoir parcouru une partie du chem
nécessaire de s'arrêter pour rechercher la force et
tion du Seigneur avant d'aller plus loin. Et nous ser
ment impossible à nous de prendre quelques min
ou deux fois par jour, pour nous enfermer dans no
bre, et là, parler avec Dieu ?

Considérons encore et surtout le Seigneur J
de fois nous Le voyons seul avec Dieu ! Ici ou
le désert ou sur la montagne solitaire, il fais
Bienheureuse communion de l'Homme parfait
Père !

Même avec l'excellent désir de terminer plus br
nos études, ou de progresser le plus possible d
profession, ne laissons pas notre activité quotidie
hir à tel point nos loisirs, que le temps nous man
les haltes aux pieds du Seigneur, le service pour
la détente nécessaire à nos corps. Mais ces heures
aussi, ne les gaspillons pas ; demandons au Se
sagesse qui nous manque pour les employer à bo
C'est le seul moyen qui nous permettra non

de commencer la course, mais aussi de la continuer et de l'achever à Sa gloire.

Veille à midi, quand les bruits de la terre
Font oublier le céleste séjour ;
Trouve un instant pour être solitaire
Dans la prière et dans l'amour.

Veille toujours, en tous lieux, à toute heure,
Car l'ennemi te guette à chaque instant,
Pour se glisser dans la sainte demeure
Où doit régner le Tout-Puissant.

Veille au matin, veille le soir,
Veille et prie, ...*toujours*.

Rattraper le temps.

Un mécanicien chrétien, attaché à une grande compagnie de chemins de fer américains, avait l'habitude avant le départ, une fois installé dans sa locomotive, d'écouter quelque temps et de demander à Dieu la bénédiction pour le trajet en perspective. Jamais encore n'avait-il reçu d'observations de la part de ses supérieurs.

Il dut un jour se charger d'un train qui avait subi un retard de quinze minutes et à sa requête habituelle d'obtenir une seconde : que Dieu veuille lui aider à rattraper ces vingt-cinq minutes pendant le trajet.

Beaucoup d'entre nous sont peut-être dans le même état. Nous commençons la course chrétienne avec un retard, souvent causé par notre faute, parfois par celle des autres. Nous pouvons avoir commencé avec un retard de quelques minutes ou vingt-cinq ans trop tard, ou nous avoir perdu de nombreuses heures précieuses depuis le point de départ. Mais, bien ! ne pouvons-nous pas nous aussi incliner devant Dieu au matin d'une nouvelle journée et rechercher le secours de Dieu comme le demandait à son Dieu un chrétien qui avait eu cette même pensée : « Je n'ose pas voyager seul à travers ces heures de cette journée ». Et c'est non seulement à Dieu que nous pouvons Lui demander, mais aussi de p

jour-là rattraper en quelque sorte le temps perdu au cours d'autres journées. Le Seigneur, qui, avec tant de grâce, disait autrefois à son peuple : « Je vous rendrai les années qu'a mangées la sauterelle » est le même aujourd'hui et Il nous aidera.

Le jour où il commençait son voyage avec vingt-cinq minutes de retard, notre ami, le mécanicien, devait d'autant plus concentrer son attention sur chaque section de la voie ferrée. Quand il avait devant lui quelques kilomètres en ligne droite, il en profitait pour augmenter la vitesse de sa machine, et, s'ingéniant ainsi tout du long, il gagna quelques minutes ici et là et parvint au terminus à l'heure exacte.

Comme il s'essuyait les mains avec un vieux chiffon de laine, un monsieur bien mis s'approcha de la locomotive et lui tendit la main en disant : « Mes félicitations pour ce trajet, Monsieur ». C'était le directeur de la compagnie ; il avait évidemment remarqué l'ingénieuse manœuvre du mécanicien pour regagner le retard. Ce dernier ne le savait pas au nombre des voyageurs de ce train-là, mais il déclara que rien ne lui avait fait tant de bien que cette approbation de son Chef.

Ce récit ne nous fait-il pas penser à la fin de notre course ? Le Maître est avec nous pendant le voyage et observe tous nos efforts. Ne serait-ce pas indiciblement doux de L'entendre nous dire à la fin : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Maître » ?

Si nous essayions de rattraper quelque peu de ces vingt-cinq minutes aujourd'hui ?

Le serpent parmi les livres.

Une bibliothèque : des dos en cuir somptueux de lettres dorées, une collection de dos jaunes, brochés, peu dépareillés, des blancs, des épais, des brochures.

Une main se tend pour prendre un volume. Que choisir ? Va-t-elle se faire piquer comme ce savant qui, en tirant un livre de son rayon, sentit une légère piqûre, comme d'une piqûre d'aiguille ? Il en mourut. Un petit serpent, caché parmi les livres, l'avait mordu.

Un serpent nous guette aussi, un serpent minuscule, lin, satanique. Il est habilement dissimulé parmi les livres. Sa piqûre fine introduit un poison subtil. Ce n'est pas le corps qui souffre, mais l'âme et l'esprit.

Romans, poésies, dissertations artistiques ou philosophiques, rentrent-ils dans la catégorie des choses recommandées par l'apôtre : « Toutes les choses qui sont bonnes, toutes les choses qui sont *vénérables*, toutes les choses qui sont *justes*, toutes les choses qui sont *pures*, toutes les choses qui sont *aimables*, toutes les choses qui sont dignes de *renommée*... que ces choses occupent vos pensées » (Philippiens 4, 8).

Combien de mal peuvent faire des descriptions, des descriptions contraires aux doctrines que la Parole enseigne, des présentations de caractères, qui, par leur immoralité évidente, faussent notre jugement. Il faut parfois des années pour que la semence, jetée dans le cœur, y germe, mais elle le fera certainement.

jour et nous savons bien que là où les mauvaises herbes ont envahi le sol, « les herbes utiles » (Héb. 6 : 7) sont étouffées.

Comment voulons-nous que les choses dont parle l'apôtre remplissent le cœur, s'il est occupé par celles que nous présentent des livres légers et profanes ? Que le Seigneur nous donne de veiller sur nos lectures ! Prenons garde au serpent que le diable y cache. Aimons avant tout la Parole de Dieu ! L'estimons-nous plus que tous les livres du monde, plus que les choses les plus attrayantes de la terre ?

Voici précisément le Livre des livres ; un exemplaire usé, aux coins cornés. On voit que cette Bible a été lue en entier, possédée intérieurement : des passages sont soulignés, certains deux fois, d'autres avec une encre de couleur. Des annotations en marge montrent combien la Parole divine était étudiée et aimée. A la page jaunie on reconnaît les textes lus souvent. Il est évident que cette Bible a été employée comme nourriture pour l'âme, comme force dans l'épreuve et les combats, comme guide dans le chemin, comme aide dans les difficultés.

A qui appartenait-elle ? Était-elle le trésor de quelque évangéliste, ou d'un vieux serviteur de Christ ? Non. Son possesseur était une simple jeune fille. Par la grâce divine, cette Parole aimée, reçue dans son cœur, l'avait rendue capable, dans sa courte carrière, de réaliser une vie chrétienne, dévouée au Sauveur, qui aura son fruit dans l'éternité.

Rappelons-nous l'exhortation ancienne : « Tu ne sèmeras pas ton champ de deux espèces de semence » (Lév. 19 : 19). Le champ, c'est le cœur. Quelle semence y répandons-nous chaque jour de notre vie ?

Comment lisons-nous la Parole de Dieu

Il est très important de savoir

Comment

nous lisons la Parole de Dieu.

Le Seigneur dit à ses disciples : « Prenez garde à ce que vous entendez ». « Prenez garde *comment* vous entendez ». (Marc 4 : 24 ; Luc 8 : 18.)

La lisons-nous par devoir ?

La lisons-nous, en vue d'augmenter notre connaissance, sans que notre cœur en soit touché ?

La lisons-nous, pour n'y trouver que des encouragements ?

La lisons-nous superficiellement ?

La lisons-nous sans être pénétrés de la sainteté de Dieu, qui nous parle ?

La lisons-nous, sans agir ni vouloir agir selon ses enseignements ?

La lisons-nous trop rarement ?

Que le Seigneur nous accorde de la lire d'une manière qui Lui soit agréable :

« Les yeux de notre cœur étant éclairés » (Eph. 1 : 18) et de l'écouter :

Les oreilles de notre cœur étant ouvertes (Esaïe 50 : 4-5).

Rappelons-nous, en la lisant, qu'elle est :

— « La Parole de Dieu » et non « la parole des hommes » (I Thes. 2 : 13).

— La Parole provenant de la bouche même de Jésus ; parole d'esprit et de vie (Jean 6 : 63-68).

— La Parole « enseignée de l'Esprit » (I Cor. 2 : 13) et « l'épée de l'Esprit » (Eph. 6 : 17).

— La Manne, nourriture spirituelle de l'âme (Math. 4 : 4).

— « Le pur lait intellectuel » (I Pierre 2 : 2).

— « Une lampe à nos pieds et une lumière à notre sentier » (Ps. 119 : 105).

Le Seigneur Lui-même est la Parole et Son Nom « la Parole de Dieu » (Jean 1 : 1-8, 14 ; Apoc. 19 : 13).

“Vous avez reçu... donnez

« L'eau que je lui donnerai sera
fontaine. »

L'eau stagnante devient saumâtre

En lisant des commentaires sur la Bible, ou soi-même les saintes Ecritures, sans s'occuper invariablement un grand danger nous menace. C'est à poursuivre certaines idées, qui seraient bien vaines si l'on prenait de l'intérêt aux âmes, ce qui oblige à sorte à adapter nos connaissances à leur état.

Quand notre intelligence entre trop en jeu, la difficulté d'être un lien entre l'âme et Dieu. Je n'ai jamais vu une personne qui ne se soit égaré dans des pensées pures (inoffensives peut-être, mais néanmoins fausses) par suite de l'étude de la Parole, il négligeait de s'acquiescer de ses devoirs envers les âmes.

On ne saurait croire combien il peut découler de fausses conceptions pour nos propres cœurs de ce service aux autres, service qui nous rend et nous maintient petits devant à la vérité d'exercer ses droits. Nous pouvons

Parole de Dieu sans obtenir de résultats pratiques, tout en y trouvant des choses excellentes en elles-mêmes. Mais si nous y associons un intérêt vivant pour notre frère et notre prochain, notre étude produira des effets réels, et pas seulement des idées ; nos âmes seront placées dans leur vraie position devant Dieu.

Il est bien entendu, que cela ne doit aucunement porter préjudice à notre étude des Ecritures, mais la rendre, au contraire, plus féconde. Elle sera d'autant plus profitable, que l'Esprit aura toute liberté d'agir selon son caractère et de déployer toute son activité pour communiquer les choses de Dieu.

J. N. D.

Pour être heureux.

MESSAGE AUX JEUNES CROYANTS

Chers jeunes chrétiens, tenez vos comptes à jour ; gardez-vous de les accumuler. S'il vous commettre une faute, ne la prenez pas à la légère, la communion avec Dieu en est interrompue et c'est une perte sérieuse, une perte que rien ne peut compenser. Fuyez donc tout de suite cette faute et confessez-la à Dieu afin d'obtenir Son pardon (I Jean 1 : 9). Si c'est des fautes semblables que vous avez péché, n'hésitez pas à aller confesser aussi, si humiliant que cela puisse être, c'est le seul moyen de cultiver une bonne conscience, de faire l'exercice, et de sauvegarder la communion avec Dieu. Soyez sûrs que votre joie en sera continuellement renouvelée.

Lisez la Parole. La négligence de cette lecture est la cause du déclin spirituel de beaucoup de chers rache-
gneur. Hélas, ils n'en sentent pas le besoin et n'ont pas d'appétit pour cette nourriture. Un chapitre ici ou là, le matin ou le soir, semble leur suffire. Et pourtant s'ils se regardent de si faibles rations pour le soutien de leur corps

à l'éroulement de leurs forces physiques, à la ruine de leur santé. Il est très important de cultiver le goût, l'appétit pour la Parole de Dieu. Lisez-la régulièrement et avec prière, afin que par la lumière et le secours d'en haut, cette Parole produise ses effets pratiques dans votre conduite. C'est une bonne habitude de porter sur soi un Nouveau Testament et de n'avoir pas honte d'être vu occupé à cette lecture. Tout ce qui vous est nécessaire s'y trouve : lumière, sagesse, conseil. C'est la voix de Dieu que le Saint-Esprit fait entendre dans le silence de votre âme, pour vous conseiller, et diriger vos voies. Cette Parole est aussi la nourriture nécessaire au soutien de la nouvelle vie, c'est pourquoi : « Désirez ardemment, comme des enfants nouveaux-nés, le pur lait intellectuel, afin que vous croissiez par lui » (I Pierre 2 : 2), sinon vous resterez un nain spirituel.

Oui, lisez, apprenez par cœur, assimilez votre Bible avec le secours de la prière. Ne vous découragez pas s'il vous semble parfois n'avoir retiré qu'un maigre butin de votre lecture. Vous aurez recueilli suffisamment pour satisfaire vos besoins, et toujours assez pour avoir de quoi donner aux autres si vous avez à cœur de le faire. « Tel disperse et augmente encore » lisons-nous dans les Proverbes (Chap. 11 : 24). Ainsi donc plus vous donnerez, plus vous serez rendus capables de donner, et plus grande sera votre joie à le faire.

Priez beaucoup. Tous les hommes de Dieu ont été des hommes de prière, vivant dans l'atmosphère même de la prière, heureux de pouvoir s'échapper quelques instants,

quand l'occasion s'en présentait, pour parler avec Dieu. La prière est l'expression de la dépendance du chrétien envers Lui, c'est pour ainsi dire la main gauche qui se cramponne à la toute-puissance droite bénie d'un amour tendre et éternel. Appuyez-vous sur Lui.

Soyez toujours avec Dieu comme un enfant avec son père. Ayez envers lui une confiance illimitée, et ne craignez pas que rien soit trop petit pour Son regard. « Mettez tout en Lui tout votre souci, car Il a soin de vous » (I P. II, 7). Paroles bénies ! Tout votre souci — Il a soin de vous.

Dès que vous constatez du relâchement dans votre vie, en secret, dites-vous bien qu'il y a quelque obstacle qui se présente chez vous sans tarder la raison de cet état, sinon vous serez devant d'une chute. Marchez non devant les hommes, mais devant Dieu.

Habituez-vous à attendre des réponses à vos prières. Quand vous les avez obtenues, faites halte pour remercier Dieu. N'oubliez pas la reconnaissance. Pénétrez vos actions et vos choses, qu'elles y deviennent de saintes habitudes. Votre bonheur est assuré.

La vie consacrée.

« *Livrez-vous vous-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants.* »

(Rom. 6 : 13.)

« *Rejetant sur Lui tout votre souci, car Il a soin de vous.* »

(I Pierre 5 : 7.)

On s'imagine souvent que lorsque Dieu nous demande de Lui abandonner la direction de notre vie, Il veut l'amoin-drir, la dépouiller de ses jouissances et la rendre austère et dure. Il n'y a pas de plus grande erreur. Dieu veut notre vie pour la remplir, l'enrichir, la sanctifier, et nous la rendre, pour ainsi dire, tout à nouveau, comme un dépôt sacré, en vue de Ses intérêts et de Sa gloire. Faites-en l'expérience' et vous verrez que cette vie vous sera rendue pour être vécue désormais comme jamais auparavant.

On ne saurait mieux illustrer la vérité de ce qui précède qu'en faisant le récit des expériences d'un homme d'affaires d'un pays lointain, dont voici les propres paroles :

Je commençai ma carrière en m'associant à un ami pour l'exploitation de la glace en gros. Nous étions jeunes tous les deux, et avions engagé dans cette affaire tout notre capital. Les années, en s'écoulant, nous apportèrent bien des déboires. Pendant deux hivers consécutifs, notre récolte de glace fut balayée par des courants d'eau tiède, ce qui nous mit dans une situation financière passablement critique. Pour la sauver, il semblait absolument nécessaire que

ce troisième hiver (celui dont je parle dans ce récit) la provision de glace fut assurée.

La température s'étant considérablement refroidie, la glace se forma à la surface de la rivière où nous avions notre exploitation. Grâce au froid intense, elle allait s'épaissir de jour en jour et fut bientôt prête à être recueillie. Je souviens toujours de la joie qui remplit nos cœurs quand nous reçûmes une commande pour des milliers de livres de glace dont la livraison devait nous sortir entièrement de notre détresse financière !

Peu de temps auparavant, Dieu m'avait exercé de la dépendance ; Il m'avait montré que, pour être agréable, je devais Lui remettre entièrement mes affaires et Lui faire confiance pour tout ce qui me concernait. Je croyais l'avoir fait de mon mieux, sans toutefois me rendre compte de la mise à l'épreuve qui allait suivre, et, ce soir-là, je dormis dans une grande paix.

Mais à minuit je fus éveillé par un son insolite qui frappa à mes oreilles : c'était la pluie. Quand vint le jour, elle tombait à torrents. Le village s'étendait sur la pente d'une colline, et de ma fenêtre je pouvais embrasser toute l'étendue de la rivière constituant mon exploitation. Sur les rives, des traînées d'eau jaunâtre gagnaient petit à petit vers le centre ; j'en connaissais la signification : c'était le débordement qui avait déjà, deux saisons de suite, emporté notre exploitation et anéanti nos espoirs. A midi, l'orage grondait dans le ciel avec violence, tandis qu'au dedans de mon cœur une tempête non moins cruelle faisait rage...

Il peut paraître étrange de passer par une crise de ce genre à cause d'événements purement matériels, mais

alors que des choses, apparemment peu importantes, peuvent conduire à une crise d'âme si profonde que tout le reste de notre vie en est affecté. C'est bien ce qui m'arriva car, vers le milieu de l'après-midi, j'étais amené à reconnaître honnêtement que, dans le tréfonds de mon cœur, un état de rébellion contre Dieu existait ; il se traduisait par diverses suggestions et pensées : « Quoi ! Tu as tout consacré à ton Dieu, tu dis l'honorer de toute ta confiance pour tes affaires et c'est ainsi qu'Il te récompense ! Le fruit de ton labeur va être dispersé aux quatre vents et te voilà aux prises avec une situation désespérée... » Et à la pensée que Dieu me ravissait mon gagne-pain légitime, d'amères réflexions remplissaient peu à peu mon cœur.

Mais une autre voix semblait dire : « Mon enfant, quand tu déclaras me remettre tes affaires en toute confiance, étais-tu parfaitement sincère ? Ne peux-tu donc pas te fier à moi dans l'ombre aussi bien que dans la lumière ? Pourrais-je vouloir ou permettre quoi que ce soit qui ne travaille pour ton bien ! » J'écoutais un moment cette voix apaisante, mais bientôt la première se faisait entendre de nouveau :

« C'est tout de même bien dur. POURQUOI Dieu n'a-t-Il pas épargné ton champ de glace ? POURQUOI t'ôterait-Il un honnête gagne-pain dont tu ne veux te servir que pour le bien ? » Les arguments de cette voix étaient très plausibles et je ne discernai pas tout de suite le sifflement du serpent dans ce mot : « Pourquoi ».

Ainsi donc, cette crise, une des plus aiguës de ma vie, ne faisait que croître en intensité. Néanmoins, par la grâce de Dieu, au bout de deux heures, je fus rendu capable de crier : « Prends l'exploitation, prends la glace, prends tout,

mais accorde-moi le bien suprême d'une volonté soumise à la tienne ». Alors, la paix descendit dans mon cœur.

L'ouragan continuait à faire rage sur la terre et la glace, mais il régnait en moi le calme et la sérénité d'un beau jour. Dès lors, que m'importait-il, si la pluie continuait de tomber ? Je venais de saisir la plus précieuse leçon inappréciable, c'est-à-dire que la raison sans souci rongeur n'est pas réellement dans nos circuits, mais dans l'insoumission naturelle de notre cœur à sa volonté en toute circonstance.

Ce soir-là, je m'endormis dans une paix parfaite, malgré les torrents de pluie et malgré la perspective de me voir ruiné.

Vers minuit, le bruit de la pluie fit place à un bruit qui me réveilla : c'était le vent ! Quelques heures plus tard, il avait tellement gagné en force qu'il fallait bien se préparer à ce que le plus fort « blizzard » de toute l'année était devant nous. Quand vint le soir, le thermomètre était descendu bien dessous de zéro, et, peu de temps après, le cœur de joie, nous étions à même de faire notre plus belle exploitation de glace !

Ce que Dieu voulait, ce n'était donc pas moi à décider. Il n'en avait que faire. Mais Il voulait de ma part une volonté soumise et une confiance implicite en ses décisions ; ce résultat obtenu, Il nous rendit la glace pour notre exploitation.

Consacrez à Dieu votre vie, et Il la ruinera, l'appauvri. Oh ! mille fois non ; Il vous la rendra enrichie, plus précieuse que jamais, vécue, comme jamais avant, à la gloire de Christ.

Rendre témoignage.

Il faut du courage pour confesser le Seigneur, et nombre de jeunes chrétiens se trouvent placés dans des situations difficiles dans les études, leur travail ou au service militaire. Les jeunes filles même n'échappent pas à ces alternatives délicates. Mais malheur à celui qui a manqué de courage !... Dès cet instant-là, s'il est vraiment un enfant de Dieu, il se trouvera aux prises avec un conflit intérieur qui ne lui laissera plus de repos.

Oui, « dès cet instant-là », car il s'agit de saisir la première occasion donnée par Dieu pour montrer son drapeau avec hardiesse et fermeté. Mais il faut que l'occasion soit donnée par Dieu, et nous sommes autorisés à la demander et à l'attendre. Ne nous laissons donc pas troubler, puisque nous pouvons remettre en paix toutes choses entre Ses mains.

Il est indispensable, tant sur le chantier qu'à la fabrique ou à l'armée, d'être fermement résolu à nous faire connaître pour ce que nous sommes : des enfants de Dieu, des rachetés, des témoins de Christ. Soyons certains qu'Il aura soin du reste. Mais si nous hésitons et nous persuadons nous-mêmes qu'il n'est pas nécessaire d'y regarder de si près, c'est la preuve, hélas, que nous avons déjà fait des concessions à l'ennemi dans nos cœurs et nous ne tarderons

pas à reconnaître la vérité de cette parole, prononcée
par un serviteur de Dieu : « *Le chemin des concessions
est le chemin de l'infidélité* ». Pour donner du courage au
peuple, disons qu'il n'est pas toujours nécessaire de rendre témoignage
par des paroles (il y en a qui ont plus de peine à s'exprimer
qu'à agir), quoique Celui qui est l'objet de notre amour
soit bien digne d'une confession franche et sincère. Mais
il ne s'agit pas de préconiser un silence qui équivaldrait à un
désaveu de Christ, loin de là ; mais nous pouvons témoigner
de sa bonté en étant fidèles et conséquents dans les petites choses.
Voici quelques-unes :

Tenez-vous résolument séparés de tout mal.

Ne vous associez pas à ce que le Seigneur ne
peut approuver.

Montrez par toute votre attitude que vous ne prenez
part aux moqueries et aux conversations douteuses.

Ne manquez pas de rendre silencieusement grâce
avant et après les repas.

N'oubliez jamais de lire la Parole de Dieu et
de méditer sur elle le matin et soir, même dans le dortoir commun.

Si notre désir de ne pas vouloir paraître autres
qu'un simple peuple, ne sommes, est sérieux et sincère, nous demandons
à Dieu grâce, sagesse, force et courage et ferons, sans
doute, des expériences merveilleuses.

Soyons courageux et tenons ferme ! Rien n'est plus
digne et plus triste que de boiter des deux côtés. L'œuvre
de Christ est encore aujourd'hui un plus grand trésor
que les richesses de l'Égypte.

Un instant critique.

On a souvent constaté que bien des chrétiens dans l'épreuve ou la tentation font preuve d'un courage remarquable. Par contre il arrive fréquemment aux jeunes de se vanter du courage qu'ils auraient en face de telle ou telle tentation, encore dans le lointain, mais vienne l'heure de l'épreuve, ils se comportent comme des lâches ; tandis que le plus faible croyant, qui s'appuie sur son Sauveur, est plus fort que les forts, car « le Seigneur est puissant pour le tenir debout ».

En voici un exemple.

La directrice d'une école de jeunes filles donnait un cours à des élèves d'une quinzaine d'années. Elle saisit l'occasion de tourner en ridicule une des histoires de la Bible et en terminant demanda s'il y avait quelqu'un dans la classe qui crût réellement que Jonas avait été avalé par le grand poisson.

Une jeune fille leva la main. La directrice la fixa d'un regard perçant (vous savez quelle émotion peut vous étreindre en pareille circonstance), mais l'élève ne sourcilla pas.

— Vous ne voulez pas dire que vous croyez cela ?

— Oui, Mademoiselle, répondit la jeune fille tremblante.

Suivit une pause après laquelle la directrice ajouta :

— Eh bien ! s'il en est ainsi, Hélène, vous ferez continuer à le croire.

Il paraît que depuis ce jour la directrice changea d'opinion à l'égard de bien des choses. Quant à Hélène, elle se basait sa foi sur ce qu'a dit le Seigneur Jésus : « Jonas fut dans le ventre du cétaqué trois jours et trois nuits ; ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre ».

Si le Seigneur Jésus citait comme un fait ce même épisode qu'Il assimilait à sa propre mort, il ne nous est pas difficile de le croire ; Il est Dieu et sa Parole nous le dit.

Ne cachez pas votre drapeau quand la Parole de Dieu est mise en question en votre présence et ne craignez pas. Le Seigneur se tiendra près de vous et vous fortifiera.

Une page de la vie d'un jeune docteur.

DIEU N'EST LE DÉBITEUR DE PERSONNE

« Quelle gloire y a-t-il si, souffletés pour avoir mal fait, vous l'endurez? Mais si en faisant le bien vous souffrez, et que vous l'enduriez, cela est digne de louange devant Dieu. »

(I Pierre 2 : 20.)

Pendant les années de notre éducation spirituelle ici-bas, il nous arrive d'être confondus ; nous ne comprenons rien aux voies de Dieu envers nous, ses enfants, quand les choses qui nous arrivent paraissent tout à fait contre nous. C'est alors le moment de nous souvenir de ces paroles de l'Écriture : « Que l'épreuve de votre foi, bien plus précieuse que celle de l'or qui périt... soit trouvée tourner à louange, et à gloire, et à honneur dans la révélation de Jésus-Christ » (I Pierre 1 : 7).

Toute épreuve comporte des exercices d'âme ; le métal doit entrer dans le creuset ; et Dieu emploie ce moyen pour enseigner à ses enfants des leçons éternelles.

Voici comment j'ai compris la signification pratique de I Pierre 2 : 20, écrit un jeune docteur ; ce fut au cours de

mes visites professionnelles à une femme mourante, une quarantaine d'années et succombait aux atteintes d'une tuberculose. Sortant d'une clinique, où l'on ne pouvait rien pour elle, elle avait eu une hémorrhagie pendant son séjour ; dès son retour, c'est pourquoi son mari m'avait fait appeler.

Il était visible, au premier coup d'œil, que sa vie était comptée ; mais, chose plus triste à dire, elle était complètement inconsciente de son grave état. Elle avait une main d'une faible poignée de main ; sa toux était ennuyeuse et incessante ; elle, mais elle comptait qu'avec le repos dans sa maison et les médicaments, la guérison ne se ferait pas attendre.

Je fis un examen rapide de l'état de ses poumons et elle me confia ensuite : « Docteur, je viens de recevoir de dix mille francs et je me demande quel placement en faire. Pourriez-vous me donner quelque conseil sur ce sujet ? » Ce fut pour moi une indication claire que son moment était venu de lui parler de son âme immortelle qui allait bientôt quitter ce monde pour entrer dans la gloire de Dieu et pourtant toutes ses préoccupations se rapportaient sur une misérable somme d'argent. Quelle triste situation !

« Madame M... », lui répondis-je, « vous êtes très jeune et les instants passent rapidement ; vous allez comparaître devant Dieu ; est-il possible que cela vous préoccupe plus que le legs ? »

Un sombre nuage passa sur son visage et elle me regarda d'un air réprobateur :

« Oh ! Docteur, ne me rendez pas plus malheureuse, s'il vous plaît, je le suis assez sans ça ; ce n'est pas pour entendre de telles choses que nous vous avons appelé. »

Néanmoins, avant de la quitter, je lui parlai brièvement de l'œuvre de Christ et du besoin qu'elle avait de la grâce rédemptrice.

Le lendemain matin, sa garde-malade me dit qu'elle avait passé une nuit agitée et l'attribuait à la conversation de la veille. En effet, au cours de ma visite, je compris que la Parole avait réveillé la conscience de ma malade ; elle était profondément exercée. Ses péchés s'étaient dressés devant elle pendant la nuit, et la troublaient beaucoup. Elle me reprocha vivement d'avoir soulevé cette question.

Le jour suivant, la détresse de son âme avait augmenté. Je reçus alors une lettre de son mari me priant de cesser mes visites ; il avait décidé de confier le cas à un autre médecin. Ce fut un grand coup pour moi, jeune praticien : ce message signifiait une perte sensible. Il me semblait bien dur que, pour avoir voulu être fidèle envers Dieu, je doive perdre un client. Que veut-Il me dire par ces choses, me demandai-je ? Faut-il donc m'abstenir de parler de Christ à mes malades puisque ma situation doit en être compromise ? Et pendant bien des jours ces questions agitèrent mon esprit, quand un soir la lumière éclata sur mon amère déception par la lecture de I Pierre 2 : 20 ; je compris que Dieu employait ce moyen pour me faire saisir une vérité que je ne devais jamais oublier.

Mais de cette expérience devaient naître des joies
connus quelques semaines plus tard.

Le pasteur au chevet de M^{me} M... à ses derniers
moments, me fit savoir qu'elle s'en était allée, en paix,
se reposant sur l'œuvre accomplie par le Seigneur
Christ. Elle avait exprimé plusieurs fois le désir de
revoir, pour me dire que l'angoisse de son âme avait
disparu, à la fin, à une joie parfaite, mais je fus privé
d'entendre ce témoignage de sa bouche à cause des
obligations de son mari.

Et la bénédiction ne se termina pas là. Une sœur
malade avait écouté, derrière la porte, la conversation
de mon pasteur ; il s'en suivit chez elle une
conviction de péché qui la conduisit aussi au Sauveur.

Financièrement, non plus, je ne fus pas en perte
de vue des chrétiens du voisinage, ayant appris la conversion
de M^{me} M... sur son lit de mort, me confièrent le soin
de leurs malades. C'est ainsi que Dieu compensa
amplement la perte que je croyais avoir faite... Il ne
peut être le débiteur de personne.

Puissions-nous, jeunes chrétiens, être fidèles à
ce que le Seigneur nous a appelés, et saisir la vraie portée de cet appel
en faisant le bien, vous souffrez, et que vous l'endurez
est digne de louange devant Dieu, car c'est à CELA
que vous avez été appelés ».

Démas.

« *Démas m'a abandonné, ayant aimé le présent siècle.* »

(II Tim. 4 : 10.)

Il n'abandonna pas le christianisme, ni l'œuvre du Seigneur, probablement, mais le chemin céleste. Les plus grandes chutes ont pour origine d'avoir *aimé* quelque chose dans le monde : Noé a *aimé* le vin, il s'est déshonoré et a été la cause de la malédiction de Cham. — Isaac *aimait* la venaison et voulait donner la bénédiction à Esau, contrairement à la parole de l'Éternel. — Héli a *aimé* ses enfants plus que Dieu, traité par eux avec le dernier mépris ; il fut jugé avec eux. — David *aima* le repos, seulement un jour : il tomba dans le péché avec Bathséba, devint meurtrier, et attira des châtiments sur sa maison. — Salomon *aima* les femmes étrangères et introduisit l'idolâtrie en Israël, ce qui amena la division du royaume. — Diotrèphe *aima* être le premier et il chassa de l'Assemblée un apôtre.

« *N' aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde : si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui.* »
(I Jean 2 : 15.)

F. P.

Venu pour servir.

Mat.

« Je suis au milieu de vous comme ce

(Luc 2

CELUI QUI SERT.

Avons-nous souvent considéré la grandeur de
prononçait de telles paroles, « la nuit où Il fu
Pour la dernière fois avant la croix, il conversait
disciples ; eux désiraient savoir « lequel *d'entre*
estimé le plus grand », alors que « Je suis », l'E
l'Ancien Testament était là au milieu d'eux ! Gr
du Fils de Dieu de s'être abaissé jusqu'à venir au
nous, homme entre les hommes, mais abaisser
profond encore d'être venu, non pas pour juger
non pas pour régner (Jean 18 : 36), non pas pour
comme Il l'aurait tant mérité, mais d'être venu «
vir ». Pourquoi servir ? La première page de la lo
donne le secret : « *J'aime mon maître, ma femme*
enfants, je ne veux pas sortir libre... et il... serv
jours ». (Ex. 21.)

Le divin Serviteur, après avoir parfaitement
« l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire », est
dans la gloire. Mais il nous a « laissé un modèle

nous suivions ses traces ». Deutéronome 15 : 16-17 nous parle d'un autre serviteur, d'une autre servante : « Il t'aime Toi et Ta maison... et il sera Ton serviteur pour toujours ». Avons-nous compris ce que la Parole de Dieu veut nous enseigner ? Seul le Seigneur Jésus pouvait dire : « J'aime ma femme et mes enfants ». Lui seul pouvait se livrer lui-même pour Son épouse. Mais nous, ses rachetés, avons le privilège dans notre petite mesure, d'être aussi serviteurs et servantes par amour pour Lui et pour ceux qui forment Sa maison. Si nos cœurs prennent l'habitude de Le considérer souvent, parfait Serviteur, ils seront aussi remplis du désir de suivre les traces qu'Il nous a ainsi laissées.

Regardant vers l'avenir, bien des siècles avant la venue de Jésus sur la terre, Esaïe pouvait dire : « Combien sont beaux sur les montagnes les pieds de Celui qui apporte de bonnes nouvelles, qui annonce la paix » (Esaïe 52). Par l'esprit prophétique, il voyait d'avance les pieds divins qui allaient parcourir sans se lasser les sentiers de la terre, « allant de lieu en lieu faisant du bien », « marchant aujourd'hui et demain et le jour suivant », jusqu'à ce que le travail fût accompli. Pieds merveilleux devant lesquels se jetaient des âmes angoissées, se prosternait un cœur reconnaissant (Luc 17 : 16), s'asseyait une femme attentive (Luc 10 : 39). Pieds que des hommes iniques ont percés, en les clouant à la Croix, mais devant lesquels, au jour de Sa gloire, se prosterneront les nations et les peuples. Combien ils sont beaux !

Mais les pieds qui se sont fatigués pour apporter le salut aux âmes chargées, ne sont plus sur la terre. Aussi quand dans Romains 10 : 15 l'Esprit de Dieu cite Esaïe 52, dit-il : « Combien sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la

paix, qui annoncent de bonnes choses ». De sur la montagne de Galilée, Jésus disait aux faites disciples toutes les nations » (Mat. 28) innombrables, suivant les traces merveilleux sont allés au près et au loin annoncer la l'Evangile de la grâce de Dieu. Jeunes croisons-nous ce privilège ? Ayant considéré la du Seigneur Jésus, avons-nous appris, au maine, à suivre les empreintes qu'ils nous o

« Trafiquez jusqu'à ce que je vienne », dit serviteurs. Au jour des récompenses, l'un talents, un autre avec deux, le troisième n'a Quel est donc le motif de sa condamnation ? D'avoir mal travaillé ? D'avoir commis des erreurs ? Non, simplement... de n'avoir

SON APPEL.

« Il appelle ceux qu'Il

Sur une montagne, loin de la plaine e Jésus avait rassemblé Ses disciples. Toute prié Dieu, et au matin : « Il en établit douze Lui et pour les envoyer prêcher et guérir » vrai service sans un appel défini du Seigneur ceux dont Dieu doit dire : « Je n'ai pas envoyé et ils ont couru ; je ne leur ai pas parlé et ils (Jér. 23 : 21). Mais malheur aussi à celui qui et n'y répond pas (Ex. 4, Jér. 1). « Il appelle

voulait.» C'est Lui qui discerne les cœurs, qui sait ce qui convient à chacun des siens ; c'est Lui seul qui a le droit d'appeler et d'envoyer. C'est Lui aussi qui forme les serviteurs pour la tâche qu'Il a en vue pour eux.

Quel était donc le premier objet de cet appel des douze, au matin, sur la montagne de Galilée ? — « Pour être avec Lui. » Avant le service, avant l'activité, il faut de toute nécessité « être avec Lui ». Impossible de donner ce que l'on n'a pas reçu ; impossible de « sortir » avant d'être « entré ». Quand le Seigneur appelle un serviteur, Il le garde souvent longtemps « avec Lui », avant de l'envoyer au dehors. Maladie, isolement, circonstances diverses, sont des moyens dans Sa main pour former l'instrument qu'Il va employer dans Sa vigne. Moïse au désert de Madian, Paul en Arabie, Joseph en prison, David auprès de son troupeau, tous les grands serviteurs du Seigneur ont été ainsi d'abord formés dans l'ombre et le silence.

Puis, au moment choisi par le Maître, vient le travail. La porte s'ouvre et Il envoie. Comment envoie-t-Il ? « Il se mit à les envoyer deux à deux » (Marc 6 : 7). Enseignement pratique important, tout particulièrement pour les jeunes. « Deux valent mieux qu'un ; car ils ont un bon salaire de leur travail. Car s'ils tombent, l'un relèvera son compagnon » (Eccl. 4 : 9-10). Sans doute des serviteurs doués du Seigneur sont-ils appelés à s'en aller seuls ; Ezéchiel, Jérémie, le serviteur d'Abraham (Gen. 24), nous en sont des exemples. Mais ce dernier cas en particulier nous montre que même ceux-là dans un sens ne sont pas seuls : « L'Eternel... Lui-même enverra son ange devant toi » (Gen. 24 : 7). Serviteur invisible qui précédait Eliézer dans le service délicat qu'il avait à accomplir pour son maître, quel exemple

il nous donne du fait que « Dieu envoie toujours deux à deux. L'un visible, l'autre invisible pour parler, l'autre pour agir dans le secret du ciel pour inviter, l'autre pour conduire ».

Deux à deux les disciples s'en sont allés. C'est la première expérience. L'activité que le Maître leur a confiée a rempli leurs jours. Vont-ils rester longtemps loin ? « Et les apôtres se rassemblent auprès de Jésus. Lui racontèrent tout : et tout ce qu'ils avaient fait et ce qu'ils avaient enseigné » (Marc 6 : 30). Combien de fois, porte, après un temps de service, de revenir aux pieds du Maître, pour passer en revue devant Lui tout ce qui nous a occupés. « Ils Lui racontèrent tout. » Précisément. En Lui disant tout, en repassant à Sa lumière la chose, combien tout prend sa vraie mesure. Les succès ne sont rien pour Lui ; les déceptions et les peines sont calmées par le sentiment de son approbation ; et le serviteur apprend à « penser de manière à avoir des pensées » (Rom. 12 : 3) ; il n'a plus qu'un désir : que ce qui a été de l'homme dans son service soit effacé et remplacé par la grâce, que les brèches soient réparées par Lui, et que seul reste ce qui vraiment était de Lui.

Est-ce à dire que les serviteurs ne « raconteront pas les choses que Dieu a faites avec eux » (Actes 15 : 12) sans doute, mais d'abord ils en parleront au Maître ; et, pour avoir, dans le secret, projeté Sa lumière sur toute chose, « Dieu aura fait par leur moyen » (v. 12), ils pourront en parler selon Lui à leurs frères qui s'y intéressent, et collaborer à l'œuvre par la prière et tous les moyens à Sa disposition.

LE PRIVILÈGE DE SERVIR.

« Pas digne de délier, en me baissant, la cour-
roie de Ses sandales. » (Marc 1 : 7.)

Non, « pas digne » ! Pas même du plus petit service, du plus humble, du plus caché. Tout service pour le Seigneur Jésus est une grâce spéciale qu'Il nous accorde, le privilège d'être dans Sa main des instruments pour *Son* œuvre. Si nous pensons à « notre » œuvre, ou nous nous élèverons, ou nous serons découragés. Si nous regardons à nous-mêmes, ou nous nous croirons incapables de servir, oubliant la puissance de Christ en nous, ou — ce qui est pis encore — nous nous croirons capables, et ayant de nous « une pensée au-dessus de celle qu'il convient d'avoir », nous irons au-devant de chutes amères. Ce n'est pas tant l'instrument qui fait la valeur de la musique, c'est l'artiste qui le touche.

Si nous entreprenons un service quelconque dans une autre pensée que celle de la grâce, tôt ou tard nous serons découragés. Il y a trop de désillusions, de peines, d'obstacles, d'opposition extérieure et d'incapacité en nous-mêmes.

Mais « ayant ce service, comme ayant *obtenu miséricorde*, nous ne nous laissons point ». (II Cor. 4 : 1.) Dans le sentiment de la grâce qui nous donne le privilège de servir, nous pouvons aller de l'avant « abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant que notre travail n'est pas vain dans le Seigneur ». (I Cor. 15 : 58).

LA DÉPENDANCE.

« *Va sur le chemin qui descend de Jérusalem à Gaza, lequel est désert.* »

(Actes

Dispersés par la persécution, les disciples selon le commandement du Seigneur (Mat. 10 : 23), allaient çà et là prêchant la Parole. Philippe, conduit par Dieu, avait trouvé un terrain tout préparé dans une ville de Samarie. Les âmes étaient attentives ; plusieurs se tournaient vers le Seigneur. « et il y eut une grande joie dans cette ville-là ».

Combien ces jeunes convertis devaient désirer que dans le milieu d'eux celui qui avait été le moyen d'une telle œuvre de prédication. Philippe lui-même ne pouvait que souhaiter avec eux le plus longtemps possible, avec la perspective de voir encore bien des âmes venir au salut.

Et au milieu de cette belle activité et de tous ces fruits de l'œuvre, vient l'étrange message : « Lève-toi et va-t'en partir ? Abandonner ce champ si rempli de promesses ? Où aller ? — « Sur le chemin qui descend de Jérusalem à Gaza, lequel est désert ». Dans les jours d'autrefois, Philippe avait refusé d'obéir à la direction divine, trouvant dans son sentier de propre volonté le malheur et la honte. Maintenant, Philippe, « lui, se levant, s'en alla ». Il quittait le lieu des « portes ouvertes » pour un « chemin désert ». Il s'en allait vers l'inconnu ; attitude incompréhensible, diront certains ; mais de fait attitude bénie ; celle du serviteur dévoué qui écoute la voix du Maître et se laisse conduire par Lui.

Parti sans délai, il arrive au chemin de Gaza, à l'endroit même où passait le char de l'eunuque. Un peu d'h

au départ, et tout son voyage était compromis. Un peu de précipitation, et il devançait le moment de Dieu qui préparait le cœur de l'Ethiopien à recevoir Jésus. Comme il suivait de près les traces du divin Serviteur ! Jean 11 nous Le montre, demeurant « encore deux jours au lieu où Il était », après avoir été informé de la grave maladie de celui qu'Il aimait. Il y avait un moment choisi par Dieu pour Son arrivée à Béthanie. Soumis, Il attend. Mais combien Sa gloire a brillé d'un éclat plus vif dans la résurrection de Lazare, que dans la simple guérison d'un malade.

Combien nous avons besoin d'apprendre cette vraie dépendance. Il ne suffit pas d'avoir le désir de servir le Seigneur. Encore faut-il que Lui-même nous en montre et le lieu et le temps. Si pas à pas nous recherchons Sa pensée, nous éviterons bien des écueils, et seulement ainsi pourrons porter du fruit à Sa gloire.

LA JOIE EN LUI.

« Ne vous réjouissez pas. »

(Luc 10 : 20.)

Pleins de joie les soixante-dix reviennent à Jésus. Ils ont vu du fruit de leur travail ; les démons mêmes leur sont assujettis. Joie bien compréhensible en effet de voir délivrés ceux que le diable avait asservis à sa puissance. Jésus lui-même leur en avait donné le pouvoir. Et pourtant vient de la bouche du Maître l'étrange réponse : « Ne vous réjouissez pas... » Comment donc ne pas se réjouir de ces beaux résultats ? Ne pas savourer la satisfaction d'avoir pu accomplir ces miracles en Son nom ? — Non, dit le Seigneur, ce n'est

pas ce que *vous* avez pu faire pour moi qui doit être de votre joie, mais bien plutôt ce que moi j'ai fait pour vous. « Réjouissez-vous parce que vos noms sont écrits dans le Livre de la Vie ». Et plus tard l'apôtre dira : « Réjouissez-vous tous les jours dans le Seigneur ». Sans doute y a-t-il une joie qui accompagne le service pour le Seigneur, surtout quand nous sommes appelés à servir. Mais ce qui nous est donné de voir des âmes se tourner vers Lui, de voir Ses siens croître dans les choses d'en haut, mais surtout de voir Son œuvre et Sa Personne, sont les motifs de la joie, inaltérable, profonde, toujours présente.

LE REPOS AUPRÈS DE LUI.

« Venez à l'écart vous-mêmes dans un lieu de service et reposez-vous un peu. »
(Marc 6, 31)

« Longtemps avant le jour » le divin Serviteur s'était retiré et seul Il avait été prier dans un lieu désert (Marc 6, 31). Il fit de même. Et sur Ses traces devaient marcher Ses disciples. Après un temps de service, il était bon de se retirer à l'écart, près de Lui, se « reposer un peu ». Rien ne nous empêche de servir l'âme comme une activité incessante. « L'eau que je donnerai sera en lui une fontaine » (Jean 4) ; mais il est nécessaire de toujours revenir à l'écart pour que cette eau vive, afin que la fontaine soit alimentée. Les nuées sont pleines, elles verseront la pluie sur la terre (Eccl. 11 : 3). Dans Jean 21, après la pêche miraculeuse, type d'un service béni, Jésus dit aux siens : « Venez à l'écart ». Ruth 2 nous enseigne à servir humblement, dans l'attente de Lui.

de notre Booz, « jusqu'au soir », « jusqu'à ce que la moisson fut achevée ». Mais Ruth 3 nous montre le prix de venir « à Ses pieds jusqu'au matin ». Et quel en est le résultat ? Une journée de service dans le champ produit *un épha* d'orge (2 : 17), mais une nuit à Ses pieds apporte à Ruth le don de *six mesures* (3 : 15). Combien il importait pour cette fidèle servante d'avoir eu l'un et l'autre.

C'est ainsi que, nourris à l'écart, nous pourrions de nouveau nous « lever » pour servir, non pas avec nos propres forces, mais « comme par la force que Dieu fournit » (I Pierre 4 : 11), en attendant le repos éternel.

LA PERSÉVÉRANCE.

« Il les enseignait encore comme Il avait accoutumé. » (Marc 10 : 1.)

Jour après jour, mois après mois, année après année, le divin Sauveur avait apporté la Parole divine aux foules qui l'écoutaient. Le « figuier » ne donnait pas de fruit. Il allait être coupé ! Mais dit-il : « Laisse-le cette année aussi... peut-être portera-t-il du fruit » (Luc 13 : 8). Il « entra encore dans la synagogue » (Marc 3 : 1). « Il se mit encore à enseigner près de la mer (4 : 1). « Ils viennent encore à Jérusalem » (Marc 11 : 27). Sans se lasser, jusqu'au bout, Il accomplit l'œuvre du Père. Et pourtant ne savait-il pas que des grains tomberaient le long du chemin, dans la rocaille ou les épines, sans fruit pour Dieu ? Il le savait, mais Il semait quand même.

Depuis lors, Il a quitté ce monde de péché, mais Il a envoyé des semeurs pour continuer le travail de Sa grâce

(Héb. 2 : 3). A travers les siècles, ils ont répandu grain de l'Évangile dans les cœurs. Beaucoup ne l'ont pas reçu. Mais est-ce une raison pour se décourager ? Comment nous savoir où les grains vont tomber ? « Le matin, sème la semence, et le soir, ne laisse pas reposer ta main, car tu ne sais pas ce qui réussira, ceci ou cela, ou si tous les jours seront également bons » (Eccl. 11 : 6). Le soir de la grâce est venu, « la nuit vient en laquelle peu de monde peut travailler » (Jean 9 : 4). C'est le moment où répandre la semence de vie.

Le paysan qui ensemence son champ prendra garde de ne pas répandre des grains dans les endroits où ils ne peuvent pas pousser. Ils seraient perdus, à moins qu'il n'ait auparavant enlevé les pierres et les ronces. Mais dans le domaine spirituel, par quel moyen est-il possible d'enlever les pierres ? On ne peut briser les pierres, sinon par cette même Parole de Dieu. C'est elle seule qui tournant les regards vers les choses célestes fera oublier « les soucis du siècle » et « la convoitise des richesses ». C'est elle seule qui, comme un marteau, brise le roc » (Jér. 23 : 29). Ainsi donc, « ne nous décourageons pas, ... car au temps propre, nous moissonnerons, nous ne défaillons pas » (Gal. 6 : 9). Rappelons-nous aussi que Dieu ne nous demande pas seulement la quantité de semence qui est semée, mais surtout la qualité, afin qu'il y ait vraiment de la vie pour Dieu, « l'un trente, l'un soixante, et l'autre cent ».

Dans la parabole du grand souper, Luc 14 nous voyons un serviteur envoyé par le Maître à ses conviés. Devant un refus, l'esclave doit retourner inviter « dans les rues, les passages, les ruelles » et quand il y a « encore de la place », dit-il, « il s'en va dans les chemins et le long des haies », c'est-à-dire

les gens d'entrer. Tableau bien frappant de l'œuvre persévérante de Dieu dans le temps de la grâce, par l'opération du Saint-Esprit. En effet celui-ci seul peut « contraindre » ; et Il continuera Son œuvre jusqu'à ce que la maison soit remplie.

Dans Matthieu 22, nous voyons plusieurs esclaves. Eux aussi doivent aller et aller encore avec l'invitation du Roi. Exemple de tous les serviteurs que le Seigneur envoie pour convier aux noces, mais dont le travail persévérant serait pourtant vain, sans « le » serviteur de Luc 14 qui, opérant dans les cœurs, les contraint de répondre à l'invitation de la grâce.

LE DÉVOUEMENT.

*« Ils se sont donnés premièrement eux-mêmes
au Seigneur. »* (II Cor. 8 : 5.)

Au bord d'un lac, des pêcheurs raccommodaient leurs filets. Travail coutumier de riverains, habitués à vivre de leur pêche, avec leur père et quelques serviteurs. Non loin de là, des amis pêchaient. Ce n'était pas la première fois qu'ils voyaient l'homme qui marchait le long de la berge. Peu de jours avant, il était monté dans la barque de leurs compagnons et une prise miraculeuse de poissons s'était produite (Luc 5). Précédemment aussi, ils l'avaient rencontré au bord d'un fleuve, et avaient passé toute une journée avec lui (Jean 1). Mais pourquoi ce jour-là leurs cœurs battaient-ils plus vite qu'à l'ordinaire, remplis de ce sentiment étrange qui marque les grandes décisions de la vie ? Le connaissant encore peu, ils s'étaient pourtant déjà attachés

à lui ; et de le voir ce matin-là sur la rive, mettait en
désir confus et profond de connaître de plus près Ce
commençait à prendre une telle place dans leur existence.
Et soudain, au-dessus de l'eau, dans la lumière de
mémorable, retentit la voix qui disait : « Venez après
et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes » (Marc 16 : 7).
Leurs amis aussitôt se lèvent et Le suivent. Va-t-Il y aller
eux aussi ? « Passant un peu plus avant », « aussitôt
appela. » Avec quel élan ils laissèrent leur père, leur
frères, leur barque, et « s'en allèrent après Lui ». Plus
tard les Macédoniens, « ils s'étaient donnés eux-mêmes
au Seigneur ».

Expérience profonde, intime, inoubliable, base et
indispensables de tout vrai service. « Présentez vos
sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est
service intelligent » (Rom. 12 : 1). Consécration, aban-
don, non une fois pour toutes, mais chaque jour, se
renouvelés. Renoncement à soi-même pour que la
volonté de Jésus soit manifestée. Abandon de beaucoup de choses
seraient des entraves dans la marche et le service. A
non pas par obligation, mais par amour pour « mon
Seigneur, à cause duquel j'ai fait la perte de tout » (Philip.
1 : 3).

Sacrifices difficiles et douloureux parfois. David
« n'offrirai pas à l'Eternel mon Dieu des holocaustes
qui coûtent rien » (II Sam. 24). Mais les renoncements
pénibles apportent ensuite à l'âme des bénédictions
incompréhensibles, qui donnent à la vie chrétienne une richesse
souvent soupçonnée.

Jeunes croyants, avons-nous un peu fait l'expérience
de ce chemin-là ? Le Seigneur ne reste jamais notre dé-

Il rend au centuple (Marc 10 : 30) ; mais c'est à nous d'abord de renoncer, de quitter, de laisser. Non pour acquérir un mérite, car Lui seul nous a donné la vie : « Livrez-vous vous-mêmes à Dieu comme d'entre les morts *étant faits vivants* » (Rom. 6). Mais pour lui montrer notre amour et notre reconnaissance, en étant disposés à Le suivre là, où, quand et comment Il le désirera.

Dans ce sentier-là on n'attendra pas la reconnaissance de ceux qui sont les objets du service. On ne sera pas déçu de ne pas la rencontrer, « si même, vous aimant beaucoup plus, je devais être moins aimé » (II Cor. 12 : 15). On profitera avec reconnaissance des conseils et de la sagesse de ceux qui ont blanchi au service du Maître. Et si des difficultés se rencontrent, on cherchera à apprendre ce que le Seigneur veut nous enseigner par elles, se « recommandant comme serviteurs de Dieu par une grande patience... dans la mauvaise et dans la bonne renommée » (II Cor. 6 : 4-8). En effet ce qui importe avant tout, c'est d'avoir l'approbation du Seigneur (Gal. 1 : 10), aux yeux de qui toutes choses sont découvertes.

LA SOUFFRANCE.

• *Ceux qui sèment avec larmes moissonneront avec chant de joie.* •

• *Il va en pleurant portant la semence qu'Il répand ; Il revient avec chant de joie portant Ses gerbes.* •
(Ps. 126 : 5-6.)

Une fois de plus tournons nos regards vers le parfait Serviteur dont nous parle le verset ci-dessus. « Le christia-

nisme a été semé dans les larmes du Fils de Dieu
quelqu'un. Et quand nous lisons les Evangiles, qu'on
sions en effet où Ses larmes ont dû couler (Ps. 102)
vant l'opposition, la contradiction, la haine ; l'inimitié
de ses disciples ; la dureté des cœurs, les reproches
genre, le rejet de Sa grâce : « Moi j'ai dit : J'ai travaillé
vain, j'ai consumé ma force pour le néant et
(Esaïe 49 : 4).

Est-il donc étrange que « ceux qui sèment » rendent
aussi des larmes sur leur route ? Faut-il s'étonner si le
min du service n'est pas toujours facile et heureux
d'encouragements et de promesses ? Ah ! jeunes gens
avant de « bâtir la tour », « calculons la dépense » (Luc 14)
« Asseyons-nous » devant le Seigneur ; considérons
qu'il faut mettre pour « être Son disciple ». S'engager
légère, mettre la main à la charrue pour regarder en
arrière », nous expose à la risée des hommes (Luc 14)
est un déshonneur pour Son nom (Luc 9 : 62). Il faut
de bien peser les choses devant Sa face, d'accepter
de mettre au compte « larmes » ce que tôt ou tard
rencontrerons dans les sillons du champ.

Un tel « calcul » doit-il nous arrêter, nous amener
cela n'en vaut pas la peine ? Oh ! non. « Les misères
qui courent après un autre seront multipliées » (Ps. 109)
ceux qui auront semé avec larmes « moissonneront
chant de joie ». Lui a enduré les souffrances « à cause
joie qui était devant Lui » (Hébr. 12), et dans Sa
infinie, non seulement Il nous donne le privilège de
quelque peu Ses larmes, la « communion de Ses souffrances
ces », mais Il veut nous associer au « chant de joie »

marquera le jour de la moisson. La plus haute récompense du service n'est-elle pas : « Entre dans la joie de ton Maître » ?

Les semailles, les larmes, le chant de joie, nous les partageons avec Lui. Mais il est une chose, nous le savons bien, qui est pour Lui seul. Ce sont les gerbes (Ps. 126 : 6). Le verset 5 n'en fait pas mention, car quel serviteur, si fidèle soit-il, pourrait parler de ses gerbes ? Non, elles sont Siennes. « Il revient... portant *Ses* gerbes. » Elles sont le fruit du travail de Son âme ; Il les a acquises par le sang précieux de Sa croix ; elles sont le résultat de l'œuvre accomplie par Lui seul, et Son amour divin en sera éternellement satisfait.

DES OUVRIERS POUR LA MOISSON.

« Suppliez donc le Seigneur de la moisson en sorte qu'Il pousse des ouvriers dans Sa moisson. »
(Luc 10 : 2.)

Comprenons-nous maintenant pourquoi le Seigneur dit : « qu'il pousse des ouvriers », et pas seulement qu'Il les « envoie » ? Aujourd'hui, comme alors, « la moisson est grande ». Les foules sont lasses et dispersées « comme des brebis qui n'ont pas de berger » (Mat. 9 : 36). Les haines, les conflits d'idéologie, l'égoïsme séparent les peuples ; les jugements terribles approchent rapidement. Les hommes ont oublié Dieu. « Qui enverrai-je, et qui ira pour nous ? » (Esaïe 6 : 8) dit « la voix du Seigneur ». Mais peu répondent : « Me voici, envoie-moi ! ». Est-ce à dire qu'il faille

quitter son travail, sa profession, sa famille pour aller travailler comme ouvrier dans la moisson du Seigneur? Cela peut être le cas, s'il le place sur notre cœur (et l'on peut se demander si ce cas ne devrait pas être plus souvent le cas), mais, en ce moment, c'est là où nous sommes, dans notre milieu, dans notre pays qu'il importe de semer et de moissonner. Prêtons l'oreille, à travers les pages inspirées, à la Parole de Jésus, ému de compassion, disant : « Il y a peu d'ouvriers, suppliez donc le Seigneur ». Oui, sachons supplier le Seigneur pour « pousser » un ouvrier dans la moisson, il faut un grand travail d'âme, une œuvre de Dieu qui surmonte les obstacles intérieurs et extérieurs jusqu'à ce que la porte du cœur soit prise pour « suivre l'Agneau où qu'il va ».

SERVITEUR A TOUJOURS.

• *Des esclaves inutiles.* •

(Luc

Fatigué d'une longue journée de travail, labourant le champ, ou paissant le troupeau, l'esclave est rentré chez son maître. Il a faim, il voudrait bien s'asseoir et se reposer un peu. Mais le maître va-t-il lui dire : « Assieds-toi de suite et mets-toi à table »? Au contraire, l'esclave doit premièrement préparer et servir le souper de son maître, et ensuite penser à boire et manger à son tour. Le maître va-t-il le remercier spécialement de son obéissance? « Je ne le pense pas », dit le Seigneur. Quoi de plus naturel qu'un esclave accomplisse tout son service, ce qui est son « obligé de faire »; aucun mérite ne s'y rattache.

vous aussi, quand vous aurez fait toutes les choses qui vous ont été commandées, dites : Nous sommes des esclaves inutiles ; ce que nous étions obligés de faire, nous l'avons fait. »

Et telle doit être notre attitude à l'égard du service que le Seigneur a pu nous confier : « Des esclaves inutiles », qui souvent, hélas, n'ont même pas fait « tout ce qui leur avait été commandé ». Mais si, dans notre pensée, et dans celle d'un maître terrestre, il est normal qu'un esclave qui a travaillé tout le jour prépare et serve encore le repas du soir, ô mystère insondable de la grâce, il n'en est pas ainsi du Seigneur Jésus. Quand la journée du service sera achevée, quand le Maître viendra et qu'Il trouvera ses esclaves veillant, que fera-t-Il ? « En vérité, je vous dis qu'Il se ceindra et les fera mettre à table, et s'avançant, Il les servira » (Luc 12 : 37). Ce n'est pas pour rien qu'autrefois Son « oreille fut percée » ; ce n'était pas pour un temps seulement qu'Il voulait être Serviteur, mais aujourd'hui encore, du haut de sa gloire, Il accomplit pour les siens le service de l'Intercesseur et de l'Avocat ; et dans le jour bienheureux où nous entrerons dans la maison du Père, là encore Il restera Serviteur, « Serviteur à toujours ».

G. A.

TABLE DES MATIÈRES

« Qu'est-ce que votre vie ? »	
Avant-propos	
« ? »	
Avait-il bien choisi ?	
Fidèle jusqu'à la mort.	
Une fois n'est pas coutume	
Petits péchés	
Endurcissement fatal	
Vous servez le Seigneur Christ.	
Un peu de christianisme pratique.	
Obéissance immédiate.	
Forme ou parfum ?	
Demeurez en moi	
Pas de temps	
Un jour à la fois	
Loisirs	
Rattraper le temps	
Le serpent parmi les livres.	
Comment lisons-nous la Bible	
« Vous avez reçu, donnez »	
Pour être heureux	
La vie consacrée	
Rendre témoignage	
Un instant critique	
Une page de la vie d'un jeune docteur	
Démas	
Venu pour servir.	